JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

106

5 février 2005
paraît six fois par an
dix-huitième année

«Strč prst skrz krk!»

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Envie d'en savoir plus ?

www.archives-federales.ch/recherches

MERVEILLE ! Après une fermeture de quelques mois propre à rendre neurasthéniques les amateurs d'archives, les icelles fédérales ont à nouveau ouvert leurs portes. Archivstrasse, tiens-toi bien, nous revenons en ton sein. Dans ta nouvelle salle, si propice aux rendez-vous… *«Les nouvelles salles de lecture ont été réaménagées. Le nouvel éclairage, le nouveau mobilier et les autres améliorations techniques vous permettront de travailler de manière optimale sur les écrits, les microfilms et les supports audiovisuels que vous souhaitez consulter»*, dit la publicité… Bon, plus vraiment le vendredi, carême, puisque ce jour-là, pas de nouvelles inscriptions, pas de prestations de conseil et des possibilités limitées de commandes de documents. Mais le lundi, le mardi, le mercredi et le jeudi, de 8h30 à 17h30…

Et mieux : de nouvelles offres en ligne ! *«Vous saurez tout grâce à la nouvelle offre "recherche" disponible sur notre site internet. De là, vous avez accès aux publications numérisées "Feuille fédérale de 1848 à nos jours". L'application utilisée vous donne le choix entre différentes méthodes de recherche.»*

Ouah ! On essaie ?

Soit trois double «v» archives-federales.ch/recherches et on arrive sur le site archivissiste. On sélectionne des mots-clés, la période («jusque»), on peut même choisir : «Sauter sur le mot-clé dans le document» (hop !) ou «mieux résultat» (hopp !). Yeah !

Essai : période 24.2.1849 (1er numéro de la Feuille fédérale, et pas 1848 comme sur la pub, toujours un peu menteuse) au 31.12.1900, mot-clé «chômage» et c'est parti, 100 documents. Examinons les 5 premiers, par ordre chronologique.

Le plus ancien document s'intitule *«Rapport présenté à la h. Assemblée fédérale parle* [sic] *Conseil fédéral suisse sur sa gestion pendant l'année 1851»* (1). L'article, *«Chevaux île* [sic] *service de la Confédéraration* [sic]» raconte que *«toutefois, afin de réduire autant que possible les frais d'entretien durant ce temps de chômage, on a vendu à l'enchère 20 de ces chevaux après la clôture des écoles. La perle* [sic] *n'a pas été considérable, ces chevaux étant fort recherchés.»* Bon, à retenir, si on cherche «Confédération», il faudra aussi chercher «Confédéraration». Hélvévétique ?

Le second document, un *«Rapport de la minorité de la Commission des chemins de fer nommée par le Conseil national, concluant à laisser la construction et l'administration des chemins de fer aux cantons et par suite aux entreprises particulières du 1er mai 1852»* (2) explique dans une belle envolée : *«Dussions-nous même ne pas croire, avec F. List, que les chemins de fer sont une espèce d'Hercule au berceau, prédestiné à délivrer les peuples de tous les fléaux, guerres, disette et famine, dussions-nous ne pas voir dans leur établissement l'abolition de la misère, de l'ignorance, du chômage, des haines nationales, la fertilisation des champs et la reprise des travaux industriels, cependant nous n'en donnons pas moins pour la plus grande part notre assentiment aux vues que la majorité de votre Commission a développées d'une manière si éloquente dans la première partie de son rapport, en faveur des chemins de fer en général et d'un chemin de fer suisse en particulier.»* Champignac fédéral posthume ? Continuons, c'est trop beau…

Le troisième document est un *«Rapport de la majorité de la commission du Conseil des États chargée d'examiner la question de la remise des frais de guerre du Sonderbund, pu* [sic] *2 juillet If52* [sic]» (3). Extrait : *«Mais bien plus importants seraient les effets de la remise quant aux affaires intérieures. Nous avons relevé la partie principale des pétitions pour mettre sous vos yeux, Tit.* [sic], *les motifs pour lesquels les États intéressés non seulement sollicitent, mais encore espèrent la rc-mise* [sic]. *Ils allèguent tous la situation singulièrement gênée de leurs finances des cantons que cela concerne* [déjà ?] *et attachent à la remise en partie la perspective d'allégements essentiels des charges publiques et en partie aussi la possibilité de continuer des institutions d'utilité publique commencées ou d'en créer de nouvelles. Après l'examen même le plus superficiel, il ne saurait y avoir le moindre doute que les antécédents et les préparatifs de la guerre du Sonderbund, puis les suites île* [sic] *la guerre même, et plus tard le surcroît de dépenses résultant des besoins généralement sentis de réformes dans leur administration, de chômage dans leurs relations commerciales, ont porté des atteintes énormes aux finances des cantons réclamants qui les ont ressenties en tout cas à un beaucoup plus haut degré que les autres États, et cela à tel point que nous ne saurions tenir pour exagéré le tableau déplorable de la situation économique actuelle et les protestations d'impossibilité absolue de satisfaire à toutes les prestations ultérieures.»* J'ai pas tout compris, mais je me souviens encore de l'été If52 (les aliens étaient parmi nous !).

Le quatrième est un *«Rapport présenté à la haute Assemblée fédérale par le Conseil fédéral suisse sur sa gestion pendant l'année 1852. Quatrième section, département militaire»* (4) Garde à vous ! *«En rfgard* [sic] *de celte* [sic] *dépense figurent aux receltes* [sic] *extraordinaires 24387 fr. pour prix de louage (12120 jours à 2 fr. par jour* [à 3 fr. près…]*) à différentes écoles et cours de répétition où les chevaux ont pu être employés, laquelle somme offre un bénéfice de fr. 5564,72 pour celte* [sic] *branche de l'administration, comme il en a élé* [sic] *déjà fait mention aux recettes extraordinaires. Il est difficile de prévoir pour l'année 1853 un produit beaucoup plus considérable, attendu que les écoles qui ont commencé le 20 mars finiront déjà le 21 octobre, et que, conséquemmenl, ea* [sic] *supposant même qu'il ne survienne point de jours de chômage entre les écoles, il restera encore en tout 151 jours hors du service tombant à l'entretien par la régie.»* Décidément, encore ces chevaux… Quels chômeurs ! Fainéants !

Enfin, le cinquième, un *«Rapport présenté à la haute Assemblée fédérale par le Conseil fédéral suisse sur sa gestion pendant l'année 1854, département du Commerce et des Péages»* (5) *«La dépréciation et le chômage dans la vente de maint article ont naturellement dû contribuer à la chute de nombre de maisons d'importation. Il y a une certaine classe de gens qui ne se font aucun scrupula [sic] d'abuser de la confiance de fabricants étrangers, dans quelque branche d'affaires que ce soit.»* Je hais cette classe de gens sans *scrupula*, et *diabolicum, latinum cuisinam ti amo*…

Bon, la reconnaissance de caractères a ses limites et il faudra s'habituer à chercher dans cette fabuleuse base de données des mots curieux, selon la logique floue qui consiste à introduire dans les clitères de rechercles les flautes usueiles de recomaissance de cafactlère…

J.-P. T.

(1) *FF*, 5.06.1852, p. 725.
(2) *FF*, 16.06.1852, pp. 106-107.
(3) *FF*, 14.08.1852, pp. 706-707.
(4) *FF*, 28.05.1853, p. 137.
(5) *FF*, 5.5.1855, pp. 438-439.

Devoirs de souvenirs de vacances

Hôtels de charme au Proche-Orient

Kerak, Jordanie, 2004

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch

Abonnement : Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro : Suisse : 4.35 francs
Europe hors zone franc : 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro :
Georges Behave
Jean-Frédéric Bonzon
Jean-Christophe Bourquin
Charles Chopin
Sous-Commandant Dourakine
Suétone de Fustanges
Oncle Maggi
Gil Meyer
Henry Meyer
Lucien Mourvèdre
S.-M. Oehr
Claude Pahud
Vivette Perret
Boris Porcinet
Pascal Premploz
Marcelle Rey-Gamay
Laurent Sambo
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz
Philippa Von

Nominations pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2005

«Grâce au dépistage, le cancer du sein change maintenant de visage.»
Christine Bouchardy, médecin responsable du registre des tumeurs de Genève, supra RSR1-La Première, 30 septembre 2004, vers 8h35

«…Madame Arafat qui a très longtemps fait antichambre devant la salle des urgences où est entubé son mari.»
Jacques Allaman, correspondant à Paris, supra RSR1-La Première, 9 novembre 2004, vers 12h30

«L'UDC ne veut pas défendre seulement les paysans, mais toute la population vaudoise. Ou en tout cas la partie que nous entendons défendre.»
Éric Bonjour, député UDC vaudois, au Grand Conseil, 28 septembre 2004, à 11h45

«Pour payer son tribut à la modernité triomphante, le tennis féminin lui préfère la compagnie de ses rivales post-pubères, plus cruelles et désinhibées. Lindsay Davenport ne s'en formalise pas. Elle n'a jamais rien eu de conceptuel.»
Christian Despond, journaliste mais sportif, in *Le Temps*, 16 novembre 2004

«Aux grévistes, et particulièrement aux enseignants qui sont en première ligne de la bataille, on a envie de poser deux questions. Pourquoi les mouvements de grève sont-ils concentrés cette semaine, alors qu'il ne se passera rien durant les quinze jours de vacances scolaires ? Quelles sont les solutions de rechange à des mesures d'économies supportables ?»
Michel Pont, éditorialiste subtil, in *24 Heures*, 5 octobre 2004

«Qu'est-ce qui nous dit qu'avec cette loi, on ne met pas le pied dans une porte qui va nous emmener très très loin ?»
Romaine Jean, journaliste prudente, supra TSR1, 10 novembre 2004, vers 21h00

«Tout d'abord, nous voulions que l'on puisse toucher toutes les filles.»
Claude Roch, chef de l'Instruction publique valaisanne supra RSR1-La Première, 9 novembre 2004, vers 18h43

«Mesdames, Messieurs, d'abord, je rectifierai un petit peu la vérité.»
Olivier Français, Directeur des Travaux, séance du Conseil communal de Lausanne, 23 novembre 2004, 19h36

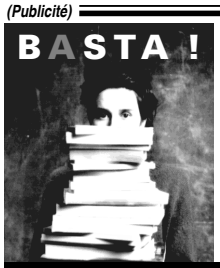
«Je garantis que la Municipalité ne fait pas le concours du plus beau trou, bien au contraire.»
Le même, 23 novembre 2004, 19h39

«…je ne fais plus de politique, donc je peux dire ce que je pense…»
Peter Tschopp, ancien conseiller national, supra RSR1-La Première, 15 septembre 2004, vers 18h42

«Nous ne sommes pas tellement surpris, parce que ce type de décisions dans le canton du Jura fait toujours l'objet de décisions de ce type au niveau de la majorité, c'est toujours écrasant, parce qu'on a de la peine à décider autrement.»
Mario Annoni, conseiller d'Etat bernois, directeur de l'instruction publique, supra RSR1-La Première, 17 novembre 2004, vers 18h07

«Il faudrait donc défendre le tour de poitrine romand en culbutant cette barrière de rôstis qu'on nous agite à tout bout de champ comme la crécelle des démagogues.»
Christophe Passer, défenseur courageux des concours de Miss Suisse, in *L'Illustré*, 22 septembre 2004

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax : 625 52 34 / E-mail : basta@vtx.ch
Ouvertures : LU fermé,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

Courrier des lecteurs

Pierre qui roule...

De retour à Lausanne après un long voyage entre Denges et Denezy pour promener Cassandre, je ne reconnais plus mon Parc Mont-Repos, qui en tout cas ne mérite plus qu'on l'orthographie en Mon-Repos. Ce sont, à perte de vue, des trax, des ouvriers enfouis, des haveuses et des efforts mécaniques ! Mais où sont les polyuréthanes des beaux messieurs de Parcs et promenades, qui s'arrêtaient longuement pour contempler et commenter chaque passage de coureurs et de coureuses, et surtout qui se griffaient mélodieusement en taillant les rosiers ?

Berthe Ménartro,
propriétaire de Cassandre

Et d'une

Toujours impatient de voir arriver la fin de votre feuilleton et toujours préoccupé par la découverte de l'identité de l'auteur de cette œuvre éprouvante, je ne me prononcerai pas sur l'exactitude de la constatation selon laquelle les femmes de prof ont la main verte. Mais la missive que vous avez publiée il y a quelque temps, et qui sauf erreur venait d'un professeur à la retraite et au bénéfice de l'aide sociale, prouve au moins que les mandarins feraient bien de recevoir une claque de temps en temps. Et tant mieux si leur joue devait rosir voire s'empourprer –peut-être la conscience politique leur viendrait-elle alors par surcroît. Moi qui me flatte d'avoir été étudiant dans une vie antérieure, je constate que les profs, eux, ne se souviennent plus d'être passés en tant qu'élèves sur les bancs de l'école ; c'est dommage et pour eux, et pour elle.

Laïf Blorhan,
syndic de Brahant

Et de deux, impénitent et pressé

Dans une de mes précédentes missives, à laquelle vous n'avez toujours pas répondu, je me penchai sur la question de savoir qui était, qui est le traducteur de votre feuilleton interminable –lequel traducteur s'avérera en être, j'en suis convaincu, l'auteur bien plutôt que le traducteur.

Je puis, maintenant que les péripéties budgétaires des collectivités publiques sont passées, et que le corps électoral de ma commune a fini par me lâcher la grappe, reprendre cette intéressante question et vous faire d'abord part de mes convictions. Quant à mes déductions, elles suivront dans un prochain courrier, si vous en voulez bien après la volée de bois vert que je vous inflige ici.

Il me faut en effet remarquer que votre feuilleton est d'un goût littéraire et d'une profondeur humaine également douteux. Ce qui le sauve –un peu, très peu–, c'est le pittoresque des personnages qui, allié à une perspective narrative très très légèrement décalée, les rend à la fois abstraits et cocasses. En somme c'est un échantillon de littérature romande qui, strictement, réplique une bonne proportion de la masse des œuvres locales dont *La Distinction* se moque (ou se moquait…) depuis plus d'une décennie. Une sorte d'hybridation de livret de famille au second degré, de poète de Ropraz portraitiste des Vaudois et d'éditorialiste de La *Feuille d'Avis*, coloriés avec de l'inspecteur Bory. Certes, les coliques afghanes d'un précédent opus nous sont épargnées ; mais je crains que cela ne suffise pas à mon agrément littéraire.

Au moins votre auteur fantôme a-t-il de bonnes sources historiques. À propos : pourrait-on connaître lesquelles ? Cela nous éviterait de devoir réextraire de l'information à partir d'une fiction qui a transformé l'information initiale dont elle disposait en une godraille diluée.

Laïf Blorhan,
toujours syndic de Brahant

Court mais bref

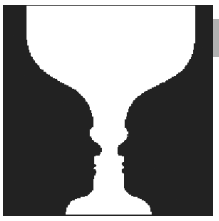
Je lis consterné cette constellation de remugles. Et souverain je pense que pour avoir pitance, lecteurs et rédacteurs n'éprouvent aucune peur.

Quant à moi je balance : je hurle ou m'en balance ?

Je choisis de me taire. Sois sage ô ma douleur, prends un siège Bertrand. Tout vole et disparaît. *Ultima necat* mais nous n'en sommes pas encore là.

Jean Jérôme est complètement à côté de la plaque, et je m'en réjouis.

Bertrand Clarme



Les dialogues de la boutique politique

Perte de facultés

SdF: Qu'est-ce que je lis? Le Conseil d'Etat d'un canton de Suisse romande sort, à l'intention de son parlement, un exposé qui devrait encourager celui-ci à voter de gros crédits pour son Université. Vous avez vu cela comme moi?

GB: Je l'ai vu. Et j'imagine que ces montants mettent le gouvernement dans ses petits souliers: il veut dépenser de l'argent alors que la Constitution lui interdit des charges nouvelles non compensées. J'entends d'ici les cris d'orfraie de la droite fondamentaliste.

SdF: Comme si c'était là que gît le problème. Ce qui est un comble, ce qui est énorme, c'est l'image que ce texte donne de l'Université: une dénaturation absolument consternante. L'académie se résume désormais à la recherche génétique et à l'économie –que dis-je, à l'économie: à la finance. Voilà où nous mènent les délires de la mise en concurrence des universités. C'est une infamie que de réduire l'Université à des Docteurs Folamour dispendieux et à des laquais de la bourse.

GB: Vous voilà reparti sur vos grands chevaux. Je préfère une recherche qui se déroule dans une institution publique plutôt que seulement dans l'industrie pharmaceutique. Je préfère une faculté économique «prospère», si elle inclut quelques penseurs critiques. Or, plus la faculté grandira, plus la probabilité que des économistes critiques, et non seulement vos (d'ailleurs improbables) valets cravatés de la spéculation, y soient présents. Alors calmez-vous, et luttez dans cette institution au lieu de crier comme un forcené. Et dépêchez-vous avant votre proche retraite, engagez-vous au Conseil de l'Université!

SdF: Vous êtes mesquin, d'ironiser sur mon âge. N'avez-vous pas quelques mois de plus que moi? Je vous vois d'ici: vous allez bientôt vous en prévaloir pour vous retirer à cultiver votre jardin et ne pas agir plus que moi.

GB: D'accord, laissons cela et revenons à ce texte et à ses vrais destinataires. Ne croyez-vous pas que cet argument est *ad hoc*: il faut présenter l'alma mater sous des atours qui la rendent présentable aux députés soucieux des finances publiques et du «retour sur investissement». C'est peut-être aussi simple que cela.

SdF: Non, cela, je ne le gobe pas. De qui est faite cette Université pour politiciens: elle ne compte pas un psychologue alors que cette filière attire les étudiants les plus nombreux. Pas un lettreux alors que la littérature n'est tout de même pas morte, et que ni la langue ni les enseignants ne semblent voués à disparaître, fût-ce au profit de «l'enseignement à distance». Pas un mot sur les Facultés les plus peuplées, pas un mot sur le droit (ou si, tout de même, un mot en passant, car le recteur est juriste). Et surtout pas un mot sur la force critique de la science! En quelques années, l'université avait passé d'une tour d'ivoire à une institution qui parle à la cité. Maintenant, elle se contente d'écouter et d'obéir, en reprenant le langage de la politicaillerie la plus hostile à la recherche et au savoir.

GB: Que voulez-vous, mon cher, Il faut pouvoir choisir ses publics. Le malheur est que vous ayez lu cet exposé: en fait il ne vous est pas destiné, à vous l'anar mandarinal fulminant. C'est cela l'espace public: un lieu où vous pouvez accéder à des énoncés qui n'ont pas été écrits ou dits pour vous, mais pour vos adversaires, qui occupent comme vous une position où ce qu'ils disent à autrui peut être connu par un autre que l'autrui à qui ils parlent.

SdF: Très drôle, espèce de ponce-pilate. Et ce que nous nous disons l'un à l'autre, en tant qu'adversaires qui au moins se parlent, va être lu par qui?

GB: Pas grand monde, rassurez-vous!

SdF: Je m'en inquiète, rassurez-vous!

G. B. & S. d. F

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, *Ça barde à Bandahar*, nouvel épisode de la série SAS attribué à à la plume enflammée d'Alexandre Adler, était un faux manifeste, dont l'idée même dénonçait la supercherie. L'auteur du compte rendu tient toutefois à préciser aux lecteurs méfiants que toutes les citations en italiques étaient scrupuleusement exactes, tirées des derniers opus adlériens.

LES ÉLUS LUS (LXXIV)

La versification au service de la diversification

Dans leurs discours, nos présidents annuels expriment toujours les mêmes idées générales. Et cela est bien. Mais si le fond est toujours pareil, empreint d'un volontarisme mou de bon aloi (*«Si nous voulons plus ou moins rester maîtres de notre destin, c'est à nous d'améliorer le fonctionnement de notre société»*), pourquoi ne pourrait-on pas leur imposer à chacun une contrainte formelle qui leur permette tout de même de se singulariser? Et si, cette année, Samuel Schmid avait tiré au sort l'obligation de s'exprimer en quatrains hexamétriques?

On attend des prodiges
D'un nouveau président,
Mais cet espoir m'afflige,
Me fait grincer des dents.

Aurait-on oublié
Qu'aucun des sept pions
Posés sur l'échiquier
Ne s'exprime en son nom?

Par la vertu magique
De la Constitution,
Le chef d'État cyclique
N'est que décoration.

Faudrait-il démolir
Ce si fier monument
Pour espérer produire
Quelques vrais dirigeants?

Mais qui sait quel démon
Vite en profiterait
Pour changer la nation
En troupeau de gorets?

Pour changer le pays
En un îlot perdu
Réservé aux bandits
À larges revenus?

En fait je sais bien qui
Voudrait avec fureur
D'un pays riquiqui
Être le gouverneur.

(Faut couper au montage
Ce petit dérapage:
J'ai déjà trop d'ennuis
Avec ce faux ami!)

Il est donc plus prudent
De laisser de côté
L'idée d'un président
Aux pouvoirs augmentés.

Sans habits chamarrés,
Sans sceptre ni couronne,
Moi, je ressemblerai
À tous et à personne.

Ainsi, sans gêne aucune,
Je viendrai parmi vous
Écouter infortunes
Et problèmes de sous.

Je tenterai pourtant
D'élever le débat
En vous transmettant
Le vrai sens de l'État.

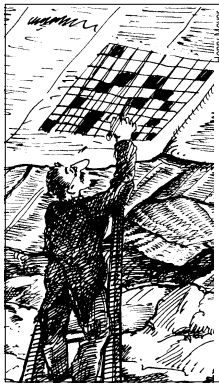
«S'il aide moins les gens,
Il aura plus d'argent,
Donc les gens iront mieux.»
N'est-ce pas merveilleux?

Et j'irai tout content
Vers d'autres citoyens,
D'autres Suisses moyens
À rendre compétents.

M. R.-G

«Défis et chances pour 2005», allocution du Président de la Confédération Samuel Schmid à l'occasion de la rencontre avec le Club Suisse de la Presse, Genève, le 13 janvier 2005. Texte précédé de l'avertissement *«Seules les paroles prononcées font foi.»* (bundespraesident.admin.ch)

Solution des mots croisés de la page 11



De gauche à droite
1. alcoolémie – 2. couchetard – 3. cire – déerit – 4. ratata – AEL – 5. épine – arac – 6. duc – rigolo – 7. Irun – venir – 8. tel – Vinise – 9. étude – te – 10. remariages.

De haut en bas
1. accréditer – 2. loi – purete – 3. curriculum – 4. océan – da – 5. oh – ter – ver – 6. Leda – ive – 7. été – agenda – 8. macaroni – 9. irréaliste – 10. édulcorées.

(À se rappeler le bon temps de ce qui précède...) Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

Mise en œuvre

Il y a longtemps que je n'ai plus ouvert un livre de cuisine pour faire une recette nouvelle et (peut-être) compliquée. En général je pars faire des courses avec une vague idée de ce que je veux faire à manger, idée largement conditionnée par le temps dont je dispose. Je passe des rayons de légumes à celui de la boucherie; je jette un œil aux *actions* et choisis ainsi mon repas. Depuis peu (oui, je sais, il y a longtemps que cela devrait être fait), je refuse strictement d'acheter des fruits et des légumes qui ont pris l'avion ou qui sont poussés sous serre en Andalousie (1).

Par goût, j'aime les plats à cuisson lente: braisés, pot-au-feu, ragoûts… Ça tombe bien: ma raison s'oppose à acheter de la viande qui coûte soixante francs le kilo (adieu, veau!) et les bas morceaux restent en général dans une fourchette de prix décente (2).

Donc pas de recette suivie. J'assaisonne au pifomètre, mais je goûte beaucoup. Je ne mesure pas le nombre de litres d'eau pour faire cuire une blanquette, mais j'aime bien garder du bouillon pour d'autres usages. Je mouille mes viandes sans réfléchir, mais je n'aime pas qu'une sauce ressemble à un bain de pieds. Je ne cherche pas d'effets spéciaux, mais je sais quels légumes accompagnent bien quelle viande (chou vert longuement mijoté et agneau, mmmh…).

Ces pratiques, quotidiennes ou presque, déterminent un rétrécissement de mon champ d'explorations culinaires; elles s'inscrivent dans et constituent une structure braudélienne bien connue: les goûts alimentaires changent très lentement (3). Jusqu'à présent, autour de moi, on ne s'en plaint pas (4).

Temporibus illis

Il fut pourtant un temps où il était exclu de préparer un repas sans avoir sous les yeux un livre ou une recette. Où les indications du genre: «une tombée de sucre», «une noix de beurre» (5), «choisissez un beau morceau de bœuf à mariner» provoquaient une réponse (*in petto*) du genre: «Merde! Combien de sucre!? Combien de beurre!? Quel morceau de bœuf!? C'est pourtant pas difficile d'être précis, merde! Et si ça rate?»

Angoisse et énervement sont les produits collatéraux des recettes imprécises. Ils s'accompagnent souvent d'un ressentiment sourd, proche de la jalousie, envers le virtuose qui réussit évidemment tout sans y penser et pense que tout le monde peut faire comme lui. Angoisse, énervement et ressentiment sourd sont le lot des babyboomers garçons, qui n'ont, comme moi, guère eu d'implication culinaire familiale autre que mettre la table et aller acheter du pain. Lorsque j'ai quitté l'appartement parental, mes compétences culinaires étaient trois: faire une mayonnaise, cuire un œuf au plat, faire des confitures. Les premiers mois d'indépendance ont été, du point de vue global de mon alimentation, difficiles. Régime constant de cervelas mayonnaise (beuark), mutilations diverses (coupures, paume de la main gauche transpercée par un couteau à légumes; brûlures, etc.).

Tu quoque, Julian!?

J'ai acheté *The Pedant in the Kitchen* parce que j'achète tous les livres de Julian Barnes. Faites comme moi! Jusqu'ici, il ne m'a jamais déçu. À part ça, je peux être pédant et je cuisine, raisons de plus.

À sa lecture, j'ai une nouvelle fois constaté combien une expérience très personnelle, et que l'on croit donc unique, est souvent fort partagée par des individus situés dans une zone identique du champ social. Barnes n'avait aucune notion culinaire en quittant le nid. Il est gourmand. Il s'y est lancé… et a entamé un long combat avec les livres de cuisine.

Partant de rien, ils sont pourtant le seul secours: comment improviser si l'on ne sait même pas ce que signifie braiser? Mais évidemment, ces livres sont pleins de pièges (6), dont le plus évident avec l'expérience est que les photographies qui les ornent mentent. «*Never buy a book because of its pictures. Never, ever, point at a photo in a cookbook and say, 'I'm going to make that.' You can't. I once knew a commercial photographer who specialiszed in food and, believe me, the postproduction work that recently gave us a slimline Kate Winslet is as nothing compared to what they shamelessly do to food*».

Mais d'un écrivain, forcément, on doit attendre une approche littérale: gare aux coquilles. Ainsi Barnes explique comment il est resté bloqué lors de sa première tentative de carottes Vichy: «*I noticed something wrong with the text. It was laid out in three sections, but the sections themselves were numbered 1, 2 and 4*». Impossible de continuer. Il *doit* y avoir une erreur, un point 3 oublié. Impossible d'aller de l'avant (7). Par hasard, l'auteur du livre de cuisine est une connaissance de la copine de l'auteur de livres pas de cuisine (*She For Whom He Cooks*). Un coup de fil, et un dialogue révélant merveilleusement la problématique des niveaux de lecture: le cuisinier dit qu'il lui semble que sa recette est bien correcte, mais l'écrivain s'angoisse, par-dessus ou malgré la recette, pour un texte qui n'est pas correct.

La cuisine comme acte social: Barnes, après sans doute en avoir subi les ravages, a définitivement dit adieu au *competitive cooking*. Cette aberration est en général assez *genrée*. En gros lorsque des mâles cuisinent pour une invitation, ils ont tendance à calculer et considérer ce qu'ils préparent en fonction de ce que produit le mâle cuisinant qu'ils invitent. Surenchère à tous les niveaux! Les sauces ne sont jamais assez innovantes! Les combinaisons de mets doivent faire éclater les sens (sans pour autant friser la morue à la fraise, attention)! L'entrée doit avoir été tirée du bouquin de Machin triple étoilé et multitoqué, dont on a obtenu les épreuves par privilège spécial… Non, adieu, Barnes ne fait plus de *dinner parties*, mais invite des amis à un bon repas, où l'essentiel est ce qui s'échange au-dessus des assiettes et pas ce qu'il y a dedans. Mille fois une blanquette de veau à l'ancienne avec un bon bordeaux et une conversation qui fait oublier que le temps passe, plutôt qu'un cappucino de crème de courge aux noix précédant la tresse de sole et saumon au coulis d'oseille et pointes d'asperges avec ce message pas du tout subliminal: «Là, j'en jette, non?»

Ceci n'est pas un restaurant

Autre point essentiel: inutile de tenter de faire à la maison ce que l'on a mangé au restaurant. La frontière entre la cuisine professionnelle et la cuisine ménagère est presque infranchissable, même avec l'appui des meilleurs livres de cuisine (parce que Barnes parle toujours de livres). «(…) *the relationship beween professional and domestic cook has similarities to a sexual encounter. One party is normally more experienced than the other; and either party should have the right, at any moment, to say, 'No, I'm not going to do that'*». Infinie sagesse, acquise probablement après une longue expérience (dans les deux activités) et que chaque cuisinier devrait intérioriser lorsqu'il se trouve en face du dernier livre de recettes du triple étoilé et multitoqué. Barnes suggère d'accrocher au-dessus des fourneaux un panonceau indiquant: «Ceci n'est pas un restaurant.» Assez bonne idée…

Impossible, on s'en doute, de lâcher ce petit livre, subtil et tordant avant la dernière page. Difficile de ne pas rapprocher sa propre expérience de celle de Barnes, et de ne pas trouver des exemples personnels des pièges de la littérature culinaire. On n'en mentionnera qu'un: qui veut faire, avec Bocuse, de la «cuisine du marché» doit se méfier du marché. Dans les villes suisses, on trouve, au marché, des mangetout à fin novembre et des fraises à Noël. Toutes les recettes sont toujours possibles. Certaines «du marché» vaudront pourtant parfois leur pesant de kérosène.

Bon, c'est pas tout, ça. Je crois que je vais quand même essayer cette recette de Jean-Pierre.

J.-C. B.

Julian Barnes
The Pedant in the Kitchen
Atlantic Books, 2003. 136 p. Frs. 27.70

(1) *Remember,* les émeutes racistes d'El Ejido: c'est *notre* consommation qui en a créé le contexte.

(2) Ce rejet des beaux morceaux pourrait changer lors de vacances en Frances, mais désormais le pli est pris et ses bases économiques se sont traduites dans mes papilles: je préfère le navarin au tournedos.

(3) Je fais toujours des plats que nous servait ma grand-mère.

(4) Même si certain, naguère, réclama «quelque chose de raffiné»!

(5) Bon, celui-là semble facile, c'est un morceau de beurre de la taille d'une noix. Mais encore! Quelle noix?

(6) Tous les livres sont pleins de pièges…

(7) Je rappelle que nous parlons d'une recette de carottes Vichy: en gros des carottes à l'eau avec un peu de sel et du beurre à la fin…

Floride, terre d'arnaques

Richard Stark
Flashfire
Traduit de l'américain par Marie-Caroline Aubert
Rivages, septembre 2004, 207 p., Frs 34.90

Est-il besoin de rappeler que Richard Stark est un des pseudonymes du fort apprécié Donald Westlake? Est-il besoin de rappeler que Stark met toujours en scène le même héros, Parker, un voyou méticuleux et rarement d'humeur badine, qui sort toujours armé et n'hésite pas à tuer en cas de graves menaces contre sa personne, Parker qui ne recherche rien tant que se trouver la bonne petite arnaque lui permettant de passer des jours tranquilles auprès de Claire, avant de devoir se remettre au travail?

Trente ans et plus que Parker et Claire s'aiment. Trente ans et plus que Parker fait le héros-mauvais garçon, de polars. Il encaisse (et délivre) des coups, chaque fois plus rudes, il se lance dans des coups, chaque fois plus hardis et souvent contre son gré. Elle ne vieillit pas cette sale tronche attachante de Parker, l'homme qu'on n'aimerait pas avoir comme ami, et encore moins comme ennemi.

Flashfire débute par un hold-up rondement mené, tant sont grandes l'efficacité du truand et celle de son créateur. Pendant que Parker lance un cocktail Molotov contre la station service d'une petite ville et provoque un incendie qui ameute les secours, ses acolytes d'un soir dévalisent la banque locale. Ne reste plus qu'à se partager le butin, selon la procédure habituelle.

Sauf que le plan dessiné en haut lieu –et Parker n'appartient jamais aux hauts lieux– prévoit que l'argent dérobé ne doit pas être partagé, mais qu'il constitue une provision en vue d'une opération d'une toute autre envergure. Une importante vente de bijoux doit se dérouler dans le richissime West Palm Beach, Floride, lieu de prédilection de «*ceux qui ont acquis le droit de bien vivre*» vantent les prospectus. Un peu d'astuce devrait suffire à s'emparer des bijoux, mais l'endroit est si protégé qu'il est impérieux de se trouver une planque sûre. Et donc onéreuse.

S'il veut obtenir sa part du premier hold up, largement agrandie par la suite, un gros retour sur investissement étant escompté, Parker se doit de participer à l'opération Palm Beach. Ses comparses lui demandent de se tenir tranquille en attendant qu'on le contacte.

Reste que notre homme n'apprécie guère d'avoir été induit en erreur. Un contrat doit rester un contrat. Et puisque la logique qui lui a été imposée consistait dans le principe de la coordination des moyens et des buts en dissociant le court terme du long terme, Parker décide d'appliquer ce principe à sa manière, avec pour objectif de rafler la totalité de la mise lors du vol des bijoux.

Le lecteur se délectera en accompagnant Parker dans les multiples péripéties que suppose sa démarche obstinée, notamment lorsque, afin d'organiser sa vengeance, il s'achète une fausse identité de riche, se déguise en riche, loue une maison pour riches, tout en l'équipant à sa façon: «*il acheta un sac de couchage, le seul mobilier dont il aurait besoin, et s'installa pour attendre.*» *À nous deux,* West Palm Beach! Parker sera assisté par une agente immobilière familière des lieux et de leurs mœurs, qui cherche tout à la fois à briser son ennui et à s'enrichir plus vite que ne le prévoyait son plan de carrière.

Les fans de Parker savent qu'il est toujours armé. Il arrive que la traduction lui fasse prendre des poses étranges, ainsi apprend-on que, dans le feu de l'action, «*il glissa l'automatique sous sa chemise en laissant sa main dessus, tel Napoléon.*» Rassurons-nous, Parker, courageux mais pas téméraire, continue de mesurer ses ambitions. S'il continue de ne pas supporter qu'on lui fasse des entouroupes, il ne se figure pas encore comme un maître du monde. Et le grain de sable continue d'être le fidèle compagnon de Parker dans cet énième roman de la série, particulièrement réussi. *(G. M.)*

Humour de chaise roulante

Un sens de la formule qui tranche

«On me dit que nous avons des chances de faire une dizaine, peut-être quinze médailles, ce serait pas mal. On n'aura sans doutes pas les résultats mirobolants qu'on a connu à Sydney parce que l'équipe a perdu l'un ou l'autre de ses membres qui étaient des médailles sûres. Mais nous avons toujours de très très bons athlètes, autant féminins que masculins.»

Joseph Deiss, président de la Confédération, au sujet des Jeux Paralympiques d'Athènes, supra RSR, 18 septembre 2004, le matin

Charles Chopin en route pour le Séparistan.

Mon téléphone immortalise votre lunette arrière

13 janvier, La Pontaise, Lausanne. Je remonte le Valentin et mon œil tombe sur un autocollant placé sur la lunette arrière d'une voiture garée: «Ma sécurité écrase la tienne», qu'il dit… Mon téléphone: «clic», il fait, car c'est un de ces natels qui embarque un appareil photo. Et je découvre que ce n'est pas forcément un gadget énervant d'inutilité –il y a des objets habituellement inutiles qui oublient de l'être parfois.

Et de gamberger sur la novlangue que la «créativité» des publicitaires liée à l'avidité des fabricants de choses à vendre nous concocte et sur les états d'esprit qu'ils présument ou désirent être les nôtres.

L'obligation de concurrence, de compétition de tous contre tous nous est rappelée avec constance. Plus, cette lutte passe à un niveau de brutalité supérieure, liée à une gratuité assumée: cette personne, que je ne connais probablement pas et qui n'était d'ailleurs pas à l'intérieur de son «arme», joue du biscoto par le truchement de celle-ci, me prévient qu'elle peut «écraser» ma «sécurité»…

Holà! Du calme! Je me promène paisiblement et votre voiture ne m'intéresse pas tellement, au fond, ni vous d'ailleurs qui n'avez pas ôté cette chose collante ou, pire, qui l'avez collée de votre chef sur votre… je ne me souviens pas de quelle marque d'automobile il s'agit; je pense n'avoir pas eu l'idée de le regarder.

Si mon existence ne désire *a priori* en rien contrarier la vôtre, ma planète reste bien éloignée de celle sur laquelle vous bataillez. *(C. P.)*

À partir d'une image

L. Sambo

Quai de Conti

CULOTTÉE –si on peut dire– la petite nana nourrie de sucrettes amincissantes! Elle fait d'avance les gros yeux à l'automobiliste qui se risquerait un peu trop près de ses miches maigrelettes (tout en creusant la taille pour mieux l'aguicher). Ah la magie du sucre sans sucre qui rabote et amenuise la pauvrette chute des reins! Sera-t-il assez sot, le suiveur, pour croire au sable chaud et au bronzage de la fillette étendue juste au-dessus du pot d'échappement de l'autobus parisien? Sur le quai de Conti et sous le vaste arrière-train du 27, l'ombre noire de la pollution monte de l'asphalte.

Image peu digne de la majesté de l'Institut et de la grâce du Pont des Arts entre lesquels cahotent les usagers fatigués et tressautent le petit derrière et les coudes pointus de Miss Canderel. *(V. P.)*

Recettes pour pâtes, risotti, polenta et surtout pâtes

La Pastafiore: trois recettes, dont une de pâtes, et la grand-mère aux fourneaux

LA saison est au potager d'hiver, les bouillons qui mijotent embuent les carreaux des fenêtres. Les temps sont aux impôts qui raclent nos tiroirs et vident nos cochons. C'est donc le moment de récupérer les restes. Mais ouf le printemps s'annonce et l'ail des ours pointe son museau dans les pâturages qui voient fondre leur couverture neigeuse. Plouf… plouf!

1.– Bœuf à la fiscotte, sauce à l'estragon et à la moelle et pourquoi pas des purées chromatographiquement correctes

La veille, mettre dans une grande casserole les légumes du pot au feu et un morceau de bouilli entremêlé, un joli bouquet de thym, sauge et romarin sans lésiner sur les quantités (faudra qu'ça infuse), sel, poivre, de l'eau à bonne hauteur (1). Laisser mijoter, mijoter, mijoter… à feu doux en maintenant le niveau d'eau. Ajouter des os à moelle une heure avant la fin de la cuisson. Arrêter le feu, récupérer la moelle et laisser tirer toute la nuit.

Le jour du crime sortir un filet de bœuf du frigidaire, le laisser chambrer et le saisir sauvagement de tous les côtés dans une poêle ou sur un gril. Le ficeler parallèlement à une cuillère en bois, un bâton ou un manche de pioche selon la taille du filet et de la casserole (voir schéma).

L'idée étant que le filet pendouille dans la casserole du bouillon corsé, sans toucher le fond, ni les côtés si possible.

Passer le bouillon, le porter à ébullition et tremper le filet de 10 à 20 minutes selon son poids. Le sortir, couper la ficelle et le laisser reposer 5 minutes dans une feuille d'aluminium.

Auparavant, faire revenir plein d'échalotes dans du beurre; dès qu'elles luisent, ajouter de l'estragon, du vin blanc ou du Noilly-Prat (2 dl) et du vinaigre à l'estragon (1 dl). Laisser réduire de deux tiers et passer au passe-vite (facultatif). C'est ainsi que touchent le fond les Béarnaises et les Béarnais. Sortir la moelle du chapeau, la couper en petits cubes, la rajouter à la sauce, réserver au tiède.

Comment faire des purées chromatographiquement correctes?

On trouve aujourd'hui dans le commerce des pommes de terre bleues. Faîtes-en une purée montée à l'huile d'olive. Attention, il faut la cuire au dernier moment, réchauffer la purée fait sortir l'amidon, ça colle et c'est désagréable.

Cuire 20 minutes des lentilles corail, on commencera par faire venir un peu d'oignon, d'ail avec du curcuma, sel poivre ou une pointe de piment., puis on ajoute les lentilles avec le double de quantité d'eau. On les mixera une fois cuites, on en a presque la dalle. Purée! Voici deux légumes qui seront du plus bel effet à côté de la tranche de filet de bœuf nappée de sauce à l'estragon et à la moelle.

2.– Bouillon et Terrine Maggi-budget

Acheter ou voler une tranche de foie de bœuf. Porter à ébullition le bouillon du filet à la fiscotte après l'avoir filtré au travers d'une passoire, y jeter le foie et laisser cuire 10 minutes. Passer le tout à travers un torchon propre et bien rincé, gare aux odeurs de lessive et de lavande d'armoire, si ce n'est pas la naphtaline du costume de communion de l'aïeul.

C'est inouï, le foie a filtré le bouillon. Il est aussi clair que celui de l'ami de la belle Vuille, mais je ne vous raconte pas la saveur. À boire ainsi, à utiliser pour un risotto ou à congeler pour tout usage utile. Car il faut dorénavant bannir les cubes de nos assiettes, les graisses transsexuelles, même bio, se sont avérées néfastes pour la pointe (2).

Laisser macérer 10 foies de volailles dans du cognac durant 2 heures, puis les couper en tranches fines en prenant soin de retirer le nerf. Récupérer environ 300 gr. de bouilli dans la passoire, le découper grossièrement et le passer au hachoir, ajouter deux jaunes d'œufs, une carotte débitée en petits cubes, du thym, sel, poivre, mélanger le tout. Tapisser de lard le fond et les côtés d'une terrine. Alterner couches de hachis avec les foies de volailles en tranches, couvrir de bardes et fermer la terrine. Cuire au four à 180°C pendant 35 minutes Laisser refroidir avant d'ouvrir, bon appétit peuchère!

3.– Aïe les ours

Comme si on n'était pas déjà assez emmerdé avec les cabots qui chient partout, les ayatollahs verts veulent réintroduire les loups dans nos contrées. Au moins nous avons les ours, qui contrairement à ce que l'actualité des Pyrénées pourrait laisser croire, détiennent le record mondial de dégommage d'êtres humains au contact interspèces et pourraient mettre une bonne raclée à ces saletés de canidés.

Au printemps c'est la saison de l'ail des ours (allium ursinum), à ne pas confondre avec les feuilles de gentiane, et surtout son faux ami le vératre, au risque d'être match avec le burg. Certaines victimes de cette confusion ne sont plus là pour le confirmer.

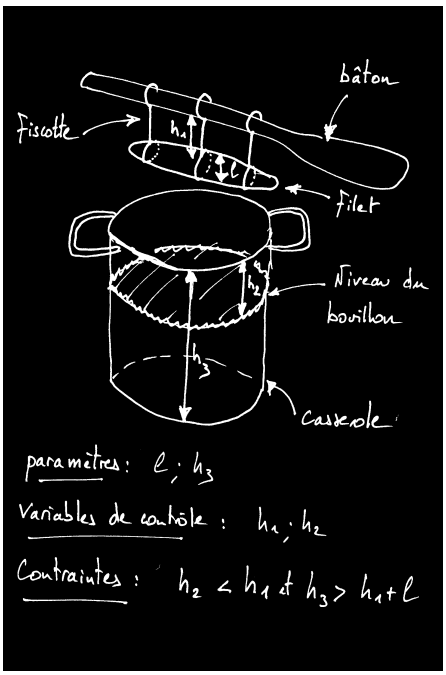
Laissons pas mal de graines de pavot bleu parfumer de la crème à 25 % (au tiède durant quelques heures). L'idéal serait même d'en moudre un peu, le pavot pas la crème. Celle-ci doit épaissir en mijotant mais sans cuire. Faites revenir délicatement dans une goutte d'huile d'olive et une pointe d'ail (le vrai) des queues de crevettes (pourquoi pas d'eau douce?) et des coquilles St Jacques, dont on évitera de cuire le corail plus de 2 minutes. Noyer quelques tagliolini dans de l'eau bouillante et ciseler une botte d'ail des ours.

Pour servir, un nid de tagliolini au milieu de l'assiette, deux queues de crevettes et deux St Jacques avec le corail autour, la crème au pavot sur le tout parsemé d'ail des ours. Si vraiment vous n'en trouvez pas, vous pouvez lui substituer de l'aneth (3).

4.– Et la grand-mère?

Elle va bien merci.

O. M.



Au tableau noir: les formules maggiques

(1) On peut imaginer autant de variantes qu'il y a d'infusions, par exemple mon ami Gilou fait son bouillon au tilleul.

(2) Les acides gras trans ne peuvent pas être éliminés par les cellules. On les soupçonne donc d'être à l'origine de toutes sortes de maux. Ils se forment lorsque les graisses passent de l'état liquide à l'état solide. Le processus de transformation des huiles s'appelle hydrogénation. Le gras hydrogéné est présent dans les produits artificiellement solidifiés, frites surgelées, bouillons, margarines etc. Bref revenez au beurre (quoique), à l'huile d'olive et faites vos bouillons vous-même.

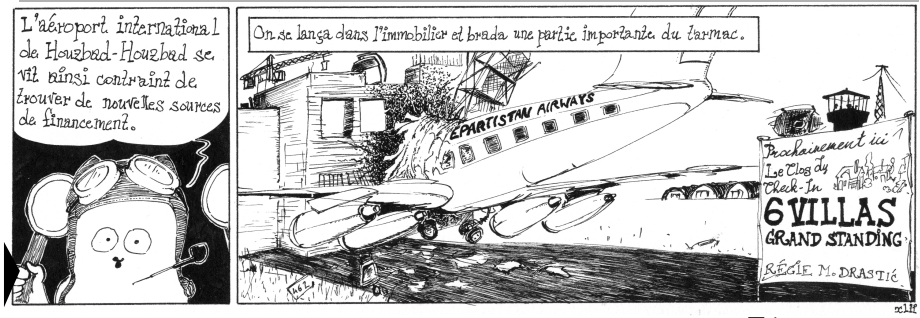
(3) N'ayant jamais remarqué de corrélation entre le prix de l'aneth et celui de l'ail des ours, j'en déduis qu'une partie de la théorie économique relative aux biens complémentaires et de substitution est aussi foireuse que la main au panier de la ménagère.

Devoirs de souvenirs de vacances

Hôtels de charme au Proche-Orient

Damas, Syrie, 2004

Charles Chopin en route pour le Séparatistan



À maux couverts

La passion exclusive de Jacques Bens était l'écriture: mots croisés, poèmes, prose rimée, romanesque, méditative, didactique et dramatique, romans, réécriture de manuscrits, comptes rendus des réunions de l'Oulipo, cette passion n'avait guère de limites.

Jacques Bens est mort le 26 juillet 2001 à l'âge de septante ans. Fils d'instituteurs, gendre du pédagogue Célestin Freinet, il fut l'un des membres fondateurs de l'Oulipo: *«Je suis avec Jacques Roubaud, l'un des deux Provençaux du groupe. Ce n'est pas rien, si ce n'est pas tout.»*

Derrière Raymond Queneau, Georges Perec et François Le Lionnais, il est vrai qu'il était un peu dans l'ombre, mais ça ne l'empêchait pas d'aimer parler de lui. Toute sa poésie dit «je», met en scène un sujet poétique qui se raconte, *L'opus bensi*, comme il le qualifiait lui-même, est monomaniaque de la narration de soi. Résumons à la façon de Jacques Roubaud: *«Il y a le poète: Jacques Bens, et son personnage J. B.»*

Il faut goûter à l'art subtil de Bens, pénétrer dans sa vision du monde placée sous le signe du jeu et de l'intranquillité. *«La vie n'est jamais à notre pointure:/ l'empeigne fait mal, pincent les boutons./ Lors, on la conduit comme sa voiture,/ Tendant nos poignets vers la ligature,/ Les yeux dans le vague et presque à tâtons.»*

Jacques Bens ne travaille pas dans le registre noble, la langue se veut simple, parfois familière ou désuète, la versification souvent traditionnelle. C'est un mélancolique, mais, comme le souligne Jacques Roubaud, il a la mélancolie modeste. *«Tout est perdu avant d'être atteint, mais c'est ainsi, il n'y a pas de quoi en faire un plat.»*

On a réuni en un volume quarante et un ans de sa production poétique. Une écriture qui décape le quotidien en douceur. On y lit surtout la difficulté d'être, *«Ah, quess-que c'est dur d'être quotidien!»*, et le désir d'amour, *«oh je me vante je me vante/ je n'ai jamais vécu tout ça,/ les amours que j'ai pu connaître/ se comptent toutes sur un doigt».*

En versificateur nostalgique et obstiné, Jacques Bens a su construire une œuvre où la drôlerie et l'émotion se mêlent inextricablement. Et si la vie est une contrainte, cette contrainte, comme le prouve l'Oulipo, peut être un véritable moteur de fécondité capable de générer des forces de créativité innovantes et variées. Pour dire le poids des jours, Bens pratique une poésie au pied léger.

M.T.

Jacques Bens
De L'Oulipo et de la Chandelle verte
Poésies complètes
Gallimard, 2004, 421 p., Frs 40.60

« Fausse piste» en vadrouille... et «province» itou

Le book-crossing, vous vous souvenez, consiste à «abandonner» des livres dans la nature –souvent urbaine, mais ce n'est pas une obligation– en espérant que quelqu'un l'adopte, le lise éventuellement, puis le «relâche» dans le vaste monde, devenu ainsi une gigantesque bibliothèque aléatoire. Pour la marche à suivre, vous pouvez vous référer au n° 100 de *La Distinction*.

La province n'est plus la province, d'Alain Clavien, Hervé Gullotti et Pierre Marti, avait été déposé dans le parc de jeu de Riant-Mont, à Lausanne. Cela en février 2004. Le livre a rapidement disparu, je l'ai vérifié, et il a été apprécié, tout porte à le croire, puisqu'il n'a pas été signalé comme découvert sur le site http://www.bookcrossing.com

C'est *Fausse piste*, un polar de James Crumley, de la bande à Jim Harrison, que j'envoie balader aujourd'hui 17 janvier, à la rue de l'Ecole-de-Commerce. Il est inutile d'y courir: ces indications seront largement périmées lorsque vous lirez ces lignes. Qui l'aura trouvé? Et qui aura peut-être lu:

«N'ayant jamais été un cérébral, j'évitai de me casser la tête à me demander pourquoi je ne bus qu'un seul verre ce matin-là. Rien qu'un verre avec une omelette, et une douche avant de me foutre au pieu. Peut-être en avais-je tout simplement marre d'être saoul. Bien entendu, je n'envisageai rien d'aussi radical que de décrocher complètement, mais je picolai doucement et sans me saouler, pour changer. Je menai une vie des plus paisible: gym et handball tous les matins, pêche l'après-midi, mais sans trop d'acharnement (…)»(S.-M. O.)

James Crumley
Fausse piste
10/18, 1990, 384 p.,Frs 15.40

Décodons le Da Vinci Code

Un auteur invisible, un manuscrit refusé plusieurs fois, un engouement imprévisible du public, et au final un *jackpot* astronomique: vous l'aurez compris, on nous refait avec le *Da Vinci code* l'histoire édifiante d'*Harry Potter*.

L'analogie va en réalité plus loin encore, car quiconque lira le livre de Dan Brown s'apercevra vite qu'il tient entre les mains un roman pour adolescents hâtivement déguisé en *thriller* pour cause de saturation du marché juvénile. Les preuves sont innombrables, de l'absence de la moindre description à la redondance épuisante des dialogues, en passant par l'inconsistance définitive des personnages. Comme beaucoup d'autres, le livre ressemble plus à un scénario de feuilleton TV mystico-policier (genre *Bouffie contre les vampires*) qu'à un début de roman.

Il n'y aurait même rien à en dire du tout, si, par l'odeur du «phénomène de société» alléchée, la presse n'avait cru bon de multiplier articles et commentaires pseudo-érudits au sujet des aspects ésotériques du récit. Une littérature secondaire est même née, qui illustre le livre (la Joconde, le tombeau de Newton à Westminster Abbey, etc.) et qui lui fait écho à l'infini, selon le bon vieux principe qui veut que la glose permette de participer au festin, ne serait-ce que pour en récupérer les miettes.

Ces délires exégétiques ne sauraient masquer la vacuité qu'ils enrobent. Dans le *Da Vinci Code*, on apprend qu'un symbologue diplômé de Harvard et une cryptographe professionnelle de la police parisienne, capables de briser les codes les plus sophistiqués, mettent plusieurs pages à comprendre qu'un texte est simplement écrit à l'envers et qu'il faut le lire dans un miroir.

Le plus beau figure à la page 326, qui voit le héros américain révéler un énième secret, après avoir réinterprété l'histoire du monde: *«Walt Disney avait constamment cherché à transmettre la symbolique du Graal aux générations futures. On l'avait d'ailleurs appelé "Le Leonardo Da Vinci des temps modernes". Ils étaient l'un et l'autre en avance sur leur temps.»* (p. 326).

En fait, ce livre est un jeu de piste pour les tout-petits. *(J.-F. B.)*

Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

Boucq & Belkrouf
Échec à la Gestapo
Lombard, 2004, 64 + 8 p., Frs 17.70

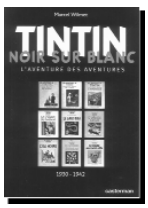
Le personnage de Rock Mastard fut créé en 1981 dans *Pas de deo Gratias pour Rock Mastard* où il affrontait le Mage de Normandie, Suprême des Dieux. Quoique d'un dessin encore assez sage, l'album rappelait les fruits déconnants de la collaboration entre Gotlib et Alexis dans le *Pilote* d'autrefois.

Boucq, dont la technique a atteint depuis les rivages du rococo le plus délirant, ressuscite ce héros inepte pour le lancer à la recherche d'un «trésor» nazi, disparu dans la jungle amazonienne. Brutes épaisses, cannibales, bêtes féroces et même plantes cruelles en tous genres sont au rendez-vous dans un scénario dont l'ineptie volontaire, renforcée par un trait élastique et surexcité, accumule tous les poncifs de la BD d'aventure.

Le plus original réside dans le supplément ajouté à cette première édition en guise de bonus: un *méquinnegoffe* de l'album, avec témoignages des personnages au sujet des difficiles conditions de tournage, extraits du casting, description des effets spéciaux mis en œuvre, rôle des doublures et même bêtisier présentant quelques cases ratées, éliminées au montage. Une parodie de DVD sur papier, c'est assez fortiche.

Christophe Blain
La Capitale *(Isaac le Pirate 4)*
Dargaud, juillet 2004, 48 p., Frs 18.40

Ils ne sont pas si nombreux de nos jours, les dessinateurs capables de camper un personnage, d'évoquer une époque et de suggérer une action au moyen d'un minimum de traits. Et comme il a choisi une époque (le XVIIIe) où le bouton de veste et la dentelle font loi, Christophe Blain mérite d'autant plus l'admiration de l'authentique amateur de BD. Son Paris de la royauté fait penser à une jungle dans laquelle s'ébattent, horizontalement et verticalement, comme sur leurs navires, d'ex-pirates allant de gaudrioles en cambrioles. Si le scénario cessait de tourner en rond, on friserait la perfection.



Marcel Wilmet
Tintin noir sur blanc, l'aventure des aventures
Casterman, 2004, 128 p., Frs 30.20

Dans une bibliographie résolument marquée par l'idéalisme le plus éthéré, l'ouvrage de Marcel Wilmet, consacré aux neuf premiers albums de Tintin (des *Soviets* au *Crabe*), détonne par son matérialisme indéfectible.

Malheureusement, il faut ici entendre matérialisme au sens vulgaire (celui qui sent le pognon), puisque l'ouvrage est consacré à la description tatillonne des variantes éditoriales (une soixantaine pour les seules éditions en noir et blanc) de la série. Le public cible est donc avant tout formé par les collectionneurs, plus ou moins animés par des motivations spéculatives. Ils apprendront ainsi que les 750 exemplaires du *Crabe aux pinces d'or* publiés en 1941 avec l'arthropode orienté vers le bas ont une valeur bien supérieure aux exemplaires avec tourteau tourné vers le ciel. Palpitant.

Pourtant, ce travail alimenté par les archives de la Fondation Hergé et des éditions Casterman apporte incidemment quelques informations intéressantes. On y trouvera la confirmation de ce qu'Assouline affirmait dès 1996: l'envol des tirages de *Tintin* est lié à la période de l'occupation nazie, qui supprima radicalement la concurrence des illustrés français et américains.

Mais auparavant, l'affaire s'était révélée bien peu rentable. À croiser tirages et termes des contrats passés avec Casterman, on s'aperçoit que les droits d'auteur des albums *Tintin* ne représentaient au départ guère que l'équivalent de deux ou trois salaires mensuels moyens par année. Le travail dans un journal et la multiplication des séries restaient donc indispensables pour Hergé. En revanche, pour le seul premier semestre de 1943, ces mêmes droits équivalent à 120 salaires mensuels moyens. Toujours l'œil dans le porte-monnaie, la maison d'édition ajuste au plus près ses contrats à chaque occasion et ne modifie son attitude que sous la pression des circonstances: c'est la pénurie de papier qui pousse par exemple à augmenter la valeur ajoutée des albums en diminuant le nombre de pages et en passant à la couleur. Ainsi naquit ce qui deviendra par la suite un canon de la BD européenne: l'album de 64 pages à quatre bandes par page.

Au plan des convictions, on retiendra que la thèse très répandue de la «virginité» politique des producteurs de BD n'est pas sérieuse. En 1937 Hergé considère que *Tintin au pays des Soviets* fait intégralement partie de la série et envisage sereinement sa republication. Lorsque son éditeur hésite à publier *Le Sceptre d'Ottokar* en 1939, il lui écrit: *«Si tu as un peu suivi l'histoire, tu verras qu'elle est tout à fait basée sur l'actualité. La Syldavie, c'est l'Albanie. Il se prépare une annexion en règle. Si l'on veut profiter du bénéfice de cette actualité, c'est le moment ou jamais.»* Ce même éditeur n'est pas en reste, qui lui recommande en avril 1941 au sujet d'une réédition du *Lotus bleu*: *«…tu pourrais éventuellement en atténuer l'esprit anti-japonais.»* Nulle candeur dans tout cela. *(M. Sw.)*

Quelle désornation et quelle consterfusion!

Par Girobert Dubrocoli, branquier

MONSIEUR le Dirident, Mesdoiselles et Messessieurs,

Je suis conchanté. J'exprime toute ma gratissance à la Muniville de Flonsanne, au tat de Vaud, et à toutes celles et tous ceux, ici, qui m'ont dit à quel point ils me trouvent génielligent et remplein d'imaginativité. Je peux vous assurantir que notre collaboration, entamée sous d'heureux auspigures il y a deux ans, va pouvoir se poursuivre dans la confiance mutuproque. Youpi!

Ou plutôt non, parce que je n'arrive pas à mentir: je suis au fond du trousséré. Je vous en veux, à vous ici présents, ainsi qu'à la Muniville de Flonsanne, au tat de Vaud. Vous êtes tous des lâsquins et des salgouins.

Je m'explique. Il y a deux ans, on pouvait légitimement s'alarquiéter de la trépanassation du tat de Vaud. Or, ici même, je vous informuniquais que j'avais trouvé la soluponse à ces malheurs. Je faisais des suggesitions destinées à améliorer la situation financière de la communectivité. Grâce à moi des décisures rapides allaient permettre, en très peu d'années, de résoudre toutes les encoublultés financières des collectivités publiques. C'était l'œuf de Colomb, de Brélarthaler et de Pascatrine Broulyon.

J'avais, au terme de cette épruisante recherche, reçu d'innombreuses congracitations. Je pouvais m'imaginer que la mise en œuvre de ces propojections de génie se ferait sans délai.

Eh bien, que dalle, et que pouic. Vous n'avez rien fait, ni la Munivile de Flonsanne ni le tat de Vaud, ni Broulyon ni Brélarthaler. Quelle désornation et quelle consterfusion!

Je m'en désespésole, et surtout je m'étonne: ceux qui m'ont tant féliplimenté m'auraient-ils donc menti?

Stupéfiant, me suis-je d'abord dit.

Puis j'ai étudié la question, en me penchant sur les félipliments qui sont souvent publiés, sous forme de communiconces, par le tat de Vaud et par d'autres, jusqu'à une vieille dame helvessoise dont on a beaucoup parlé cette semaine.

Je choisis quelques exemples. Y ment-on? Vous verrez qu'on y ment!

1. Un arrêt du Tribunéral impose au tat de Vaud de faire une loi dont il ne voulait pas. Et toc: le tat de Vaud m'annonce victorialement qu'il se réjouicite de cet arrêt, et il note que le Tribunéral partage pleinement sa propre analyse de la stitution. Y ment-on? Sûr qu'on y ment!

2. Faut-il sacouper dans la politique sociale ou du personnel? Hop, on m'assurantit par communiconce qu'ainsi les prestations sont stabilanties, et même qu'un meilleur suivail pourra être ascompli, pour le plus grand bien de toute la collectunauté. Y ment-on? On m'y ment!

3. Juste avant de recevoir un ulternier commandement de payer qui le met définitivement en failleroute, un dinager sportif brandit triompheusement devant moi un chèque en bois, supposé résoudre tous les problèmes de trésorinance de son club. On m'y ment!

4. Le tat de Veau m'annonce avec optimiasme qu'une cheffe de sévice a choisi de démiquitter. Selon le communiconce, le chef de Département et la personne consternée regrettent vimèrement la cessation de leur collabotomisation. Mais voilà-t-y pas que des brumeurs me parrivent aux oreilles: les deux signacteurs du communiconce ne pouvaient pas s'empiffrer. Pour la galerie et la presse des médias, ils font donc semblant d'être d'accord au moment où ils se séquittent. Y ment-on?

5. Une vieille dame helvessoise vient de recevoir un million de plus en moins. Hop! elle fait un communiconce: elle se réjouit du débat qui a été lancé sur sa missâche; elle dégrette un tout petit peu les humeurs des conseillers démagocrates centrochrétiens, mais se félipliment de l'appui sans faillition du conseiller fédéral octodurical, qui lui permet de poursuivre, sereinante, sa tâche d'intérêt général. Quel condiment!

De gauche à droite: Girobert Dubrocoli, branquier; le Champignac d'Or 2004; le délégué aux cérémonies solennelles du Grand Jury du Grand Prix; l'heureux lauréat du Champignac d'Or 2004

Tout cela est trop simpliqué. Cette duplicité me rend positivement schizonoïaque

Heureusement, dans cette océannée de simplication, il demeure des oasis de naïverie qui font plaisir à voir. En témoigne un autre communiconce, qui vient apaiser mon cœurtri.

Un sociocloque vient d'annoncer l'issue d'un procès qui l'a opposé à un collègue. Ce dernier, personne ne le savait, avait accusé son confrère communiconceur d'être, je cite: un *«gnome de la critique, un lutin postmoderne»*, un *«microcéphale parvenu»*, un *«adepte de la nécrophilie» «dont la spécialité a toujours été de brouter à tous les râteliers»*. Or donc, la juscour a été sommée de dire si ces injultes étaient diffamniatrices. Le socioclogue injulté vient d'envoyer un messemêle à tous les azimutologues pour les informer et des injultes et de la décision judiciaire, qui lui est provorable.

Voilà de la franchise, voilà de la sincérité: le socioclogue n'a pas craint de nous apprendre l'appréciation portée sur lui. Alors bien sûr, je vous vois venir: vous allez me dire que celui qui a publié le jugement s'est tiré une balle dans le pied avec le plat de l'épée de Madame Oclès et s'est auto-flagellé à coups de corde de pendu. Vous allez sarcasmer en disant que cet olibriumé a fait un procès parce que quelqu'un le prenait pour un con, mais qu'en disant à tout le monde que quelqu'un le prenait pour un con, il donne à tout le monde l'occasion de le prendre pour un con. C'est peut-être vrai, mais je reconnais bien là votre mesquignité. Moi, je trouve cela gragnifique et digne de loulogues. C'est simple, c'est grand, c'est franc. C'est fini!

Discours de réception de M. Pierre Chiffelle lors de la cérémonie du Champignac 2004

ÊTRE soudain porté au pinacle turgescent de la fulgurance métaphorique par un quarteron de mollahs de la culture anarcho-syndicaliste. Avoir le privilège de tutoyer Pierre Desproges, fût-ce dans l'exercice d'une fonction pourtant révérée jusque dans le creux des sillons les plus caillouteux des campagnes du canton.

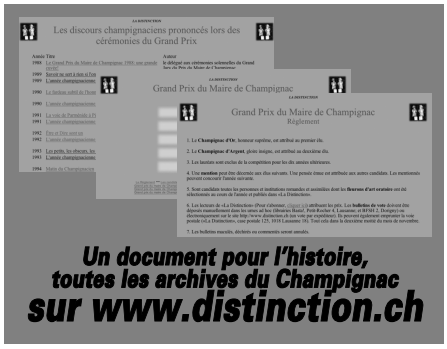
En général, prêt à tout ou presque pour faire parler de lui, le politicien de province se réjouit plus que vous ne l'imaginez de l'opportunité historique que devrait lui donner le Champignac de faire la preuve –pourtant toujours fort difficile à rapporter dans la condition qui est la sienne– de son sens de l'humour, de la dérision et si possible, mais n'en demandons pas trop, d'un soupçon d'humilité.

Nul ne chantera assez la reconnaissance du privilège de dire tout et n'importe quoi, au sens de littéral de cette expression en général honteusement vilipendée par les présentateurs-dompteurs gesticulant aux commandes des *talk shows* interminables qui tiennent désormais lieu d'olympe du débat d'idées qui marque de son empreinte éphémère les abrutissantes soirées passées devant nos écrans.

Mais je m'égare au point de faire naître chez certains d'entre vous la crainte fondée d'une emphase aussi fidèle que castriste.

Qu'il me soit tout de même donné de vous confier que, dans le cas certes exemplaire qui me vaut d'être parmi vous aujourd'hui, la preuve est désormais faite que cette béatification du lieu commun, cette *staracadémisation* du verbe creux et de l'aphorisme globuleux qu'est le Champignac met aussi en lumière l'efficacité collatérale indiscutable du discours ampoulé. En effet, une enquête difficile mais déterminée m'a permis de constater que ce vibrionnant cri d'alarme avait été prononcé avec conviction dans le cadre de la campagne contre le paquet fiscal. C'est donc la preuve que, si le politicien cherche à prêter à ses concitoyens une oreille qu'il n'a pu ni leur acheter ni leur vendre, il sait aussi trouver les mots qui, malgré l'éructante banalité et les certitudes confites dont ils témoignent parvient à convaincre le bon peuple de l'authenticité et de la sincérité des positions ainsi défendues. Preuve en est le résultat de la votation en question.

Après avoir ainsi démontré que la maîtrise de l'art du champignacisme constitue une contribution fondamentale à l'épanouissement de la démocratie directe, je n'aimerais pas conclure sans vous remercier de nous avoir une fois de plus démontré que ce qui fait rire même à gorge déployée ne peut jamais être vraiment mauvais et de m'avoir personnellement rappelé qu'il vaut mieux savoir rire de soi-même que des autres.



Un grand débat de société

Par le délégué aux cérémonies solennelles du Grand Jury du Grand Prix du maire de Champignac

MESDAMES et Messieurs de l'assistance publique, Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias, Ma petite librairie autogérée,

Avant d'attirer votre attention comme chaque année sur les avancées du Champignacisme en Suisse romande et dans le monde, je dois procéder à quelques communications.

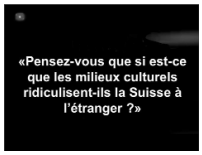
Il me faut tout d'abord signaler que le candidat numéro 44, Cédric Jotterand, à qui nous devons ce splendide raccourci: *«Spacieux, clairs et égayés de jeux, les enfants scolarisés ont accès aux locaux de Bellevaux entre 7 heures et 18 heures.»* n'est plus un candidat, mais une candidate. Et qu'elle prénomme désormais Claire. Non pour les raisons chirurgicales que vous imaginez, mais parce qu'une malheureuse homonymie nous a fait confondre deux signatures du futur journal unique de tous les Vaudois. Nos excuses donc, mais cela n'enlève rien aux qualités de cette nomination ni ne diminue ses chances dans la compétition qui va suivre.

Les plus perspicaces d'entre vous auront certainement remarqué qu'il n'y avait pas de candidats numéro 42 cette année. Ce n'est pas une erreur de notre metteur en page, mais un choix délibéré. Nous avons effet jugé qu'au moment où il s'agite beaucoup au sujet de l'âge de la retraite, il aurait été malséant de rappeler la date de naissance du Conseiller fédéral Couchepin, qui fut deux fois lauréat d'une mention au Grand Prix, 1999 et 2003.

Enfin, je voudrais rendre hommage à l'ensemble des Champignaciens qui cette année encore ont eu la lourde tâche de séparer la métaphore de l'ivraie, de détacher la poésie du compost. Parmi ces lecteurs, parmi ces électeurs, si je devais en choisir un, ce serait celui qui a joint à son bulletin de vote un petit mot charmant, bien dans l'esprit du Grand Prix.

Migros, thé pectoral, deux-trois légumes, poissons, viande, fromage et fruits. Acheter fleurs. Quelle belle simplicité élégiaque dans ces vers libres! Au nom des lauréats et de toute l'Académie champignacienne, cher lecteur anonyme, nous vous disons merci!

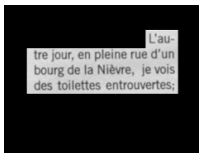
Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, il est temps d'aborder le cœur du problème, d'avancer au centre du questionnement qui nous envahit tous depuis quelques jours. Il faut poser LA question:



Voilà le véritable débat de société qui est posé ce matin. Et je sais que chacun d'entre vous s'est posé cette question en son for intérieur ces derniers temps. Et aujourd'hui, alors qu'onze heures 45 sonnent au clocher des Terreaux, nous allons en discuter à fond, sans faux semblants, sans contrevérités, sans antiphrases.

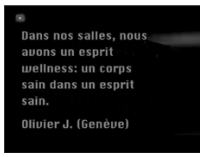
Pour cette cérémonie exceptionnelle, qui je vous le rappelle se déroule en direct et en temps réel, nos partenaires seront cette année: la feuille gratuite qu'on doit payer quand même, la banque qui nous fait cadeau d'un ministre qui ne sait pas compter jusqu'à 95 millions, l'hebdomadaire à contraintes, qui essaie chaque semaine de faire une couverture plus idiote que sept jours auparavant et enfin PKZ 1956, à qui je dois mon beau costume.

Les circonstances sont dans toutes les mémoires: mais rappelons tout de même les faits: il y a peu, un créateur helvétique, en stage de ressourcement à l'étranger proche, fut saisi d'une urgente nécessité de s'exprimer.

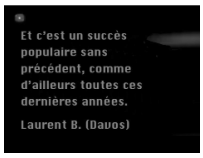


Il trouva rapidement le lieu qui serait celui de son installation, un local borgne, équipé de matériaux sommaires, dévalués, proches du recyclage.

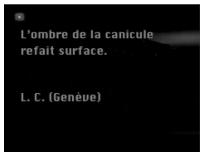
Mais je m'interromps pour vous signaler, ici et maintenant à 11h48 dans les locaux de la Librairie-Galerie Basta! où vous êtes, que, pour la première fois de sa longue histoire, le Grand Prix du Maire de Champignac va être interactif. Cette cérémonie se déroule en direct, et donc vous pouvez nous envoyer tous vos SMS. Vous avez d'ores et déjà été très très nombreux à réagir. Voici les premières réflexions que ce débat suscite chez vous:



Olivier, à Genève, nous dit que l'important est de garder toute sa santé mentale.

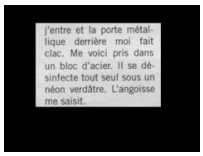


Laurent, à Davos, écrit qu'il faut prendre du recul, voir les choses de plus loin.



L. C. –il n'a donné que ses initiales– trouve l'atmosphère torride, c'est vrai que la tension est à son comble à quelques minutes des résultats du Grand Prix du Maire de Champignac 2004.

J'en reviens à notre représentant des milieux culturels saisi par le besoin au cœur de la France profonde: que croyez-vous qu'il fit?

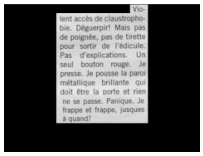


Découvrant ces sanisettes, il entre aussitôt, incontinent allais-je dire… La porte se referme.

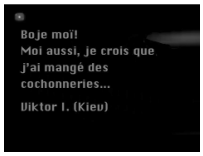
J'ai oublié de vous dire. Il est midi moins le quart de dix minutes et, pour vous aider à vous faire une opinion, Henry Meyer, le talentueux dessinateur de *La Distinction*, est au vidéographe dans la cave.

Il va commenter en direct et en dessins le propos de cette cérémonie et nous jettera à l'écran quelques croquis dessinés sur le vif durant la cérémonie. Gageons que ces traits décapifs, corrosés et décalants susciteront la réflexion chez nombre d'entre vous. Quant à vous, continuez, continuez à réagir, cette cérémonie se déroule en vrai direct instantané, donc vous pouvez nous envoyer tous vos SMS.

Et notre célèbre représentant des milieux culturels fédéraux, éditeur prestigieux, directeur de collections, membre de jurys et de commissions en tous genres, romancier, éditorialiste, que devient-il, coincé dans ses chiottes?



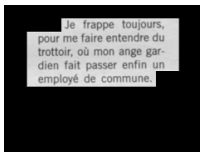
Il crée, il se met en scène, il compose un personnage d'affolé, d'ahuri paniqué, dépassé par un monde qui va trop vite pour lui.



Ah, un message intéressant d'un auditeur qui témoigne que lui aussi a pu se trouver dans des moments difficiles. Saluons au passage l'Ukraine, où notre cérémonie est retransmise tous les jours par satellite.

Mais revenons à nos toilettes publiques.

Ha ha ha! Impayable ce Henry Meyer, ses croquis sont toujours passés à la caustique!



Là-bas, au fond des lieux d'aisance, l'œuvre en cours prend une dimension nouvelle: une musique envoûtante, essentiellement faite de percussions, s'ajoute aux autres formes d'expression. La performance s'annonce grandiose, nul doute qu'après l'employé communal, ce sont Jack Lang, les *Inrockuptibles*, *Télérama* et le journal de 13 heures sur TF1 qui vont s'intéresser à la culture suisse!

Ah, le chef de l'instruction publique genevoise souhaite nous dire quelque chose, car je vous rappelle que, à 11h57 passées de 3 minutes, nous sommes en direct du Grand Prix du Maire de Champignac.

«Il n'y a pas de quoi sombrer dans le triomphalisme.»

Il n'y a effectivement pas de quoi sombrer dans le triomphalisme, Monsieur Beer, et je vous remercie de nous avoir rappelé qu'à être si souvent déçu en bien, on finit par craindre l'eau froide.

D'ailleurs Pierre Mercier, en direct des pistes de ski, nous appelle pour nous participer lui aussi à la compétition.

«C'est vrai toutefois que le Yankee est un risque-tout, parfois, lorsque la réussite n'est pas au rendez-vous, il peut connaître l'échec.»

Merci pour cette information, qui –j'en suis sûr– stupéfiera nos amis sportifs.

Mais rejoignons les latrines fatales. Il est temps de mesurer le rayonnement de la Suisse à l'étranger: quel fut le retentissement de ce dispositif d'avant-garde déployé dans le Nivernais champêtre? Comment cette œuvre audacieuse fut-elle perçue? A-t-on immédiatement proposé à notre créateur une rétrospective à Beaubourg ou quelque part dans le quartier du Marais?

Hélas non, Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, un seul journal, romand bien entendu, en a parlé, et sous la plume de l'auteur de la performance.

À Paris, ce ne fut qu'un assourdissant silence.

Tant d'efforts créatifs pour si peu de résultats.

Ne devrait-on pas voter une loi qui interdise dorénavant la création en Suisse? Qu'en pensez-vous, Romaine Jean?

«Qu'est-ce qui nous dit qu'avec cette loi, on ne met pas le pied dans une porte qui va nous emmener très très loin?»

C'est ainsi que se termine ce débat fondamental. Que l'après-midi vous soit douce.

À bas le sens, à bas la langue, vive la parole, vive le Champignac!

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2004

Candidat	Voix	Prix
Pierre Chiffelle	**17**	**Champignac d'Or**
Mireille Cornaz	**10**	**Champignac d'Argent**
Christophe Keckeis	**9**	**Mention «couverture militaire»**
Christian Constantin	**7**	**Mention «Dieu du stade»**
François Othenin-Girard	**7**	**Mention «0.5 pour mille»**
Jacques-Simon Eggly	6	C.-P. Ghiringhelli 3
V. D.	6	Daniel Zappeli 2
Jean Fattebert	5	Tariq Ramadan 2
Luc Recordon et Liliane Maury Pasquier	5	Thérèse de Meuron 2
Le Courrier	5	Jean-Jacques Besseaud 2
Claude Godet	4	Denis Pittet 2
Léonard Giannada	4	Fernand Cuche 1
Pascal Bertschy	4	Antoine de Raemy 1
François Gross	3	Syndicat SSP 1
Olivier Français	3	Denis Froidevaux 1
Olivier Jacquard	3	A.-C. Menétrey-Savary 1
Laurent Bastardoz	3	Jean-Jacques Rosselet 1
Raphaël Arlettaz	3	Pascal Broulis 1
Silvia Zamora	3	Journalistes.ch 1
Pierre-Alain Corthay	3	J.-C. Aeschlimann 1
		Claire Jotterand 1

Fait à Lausanne, le 11 décembre 2004

Charles Chopin en route pour la Séparatistan. ***(À garder au frais pour la prochaine…)***

L'ontologue sonne toujours deux fois

«*RIEN de plus fragile que la faculté humaine d'admettre la réalité, d'accepter sans réserves l'impérieuse prérogative du réel. Cette faculté se trouve si souvent prise en défaut qu'il semble raisonnable d'imaginer qu'elle n'implique pas la reconnaissance d'un droit imprescriptible –celui du réel à être perçu– mais figure plutôt une sorte de tolérance, conditionnelle et provisoire. Tolérance que chacun peut suspendre à son gré, sitôt que les circonstances l'exigent* (…) *: le réel n'est admis que sous certaines conditions et seulement jusqu'à un certain point; s'il abuse et se montre déplaisant, la tolérance est suspendue. Un arrêt de perception met alors la conscience à l'abri de tout spectacle indésirable. Quant au réel, s'il insiste et tient absolument à être perçu, il pourra toujours aller se faire voir ailleurs.*»

C'est par cette charge désarçonnante que débute l'essai de Clément Rosset, réédité en 2002, que nous nous proposons d'examiner. La réflexion de l'auteur procède du constat que les hommes sont facilement sujets à la manie de nier ce qui est et d'expliquer ce qui n'est pas. Tout se passe comme si se trouvait strictement limitée, sous peine de provoquer une sorte de collapsus, la dose ou quantité de réel que nous sommes en mesure d'absorber à la fois. De là découle la nécessité de techniques spécifiques, utilisées par la psychologie, de mise à distance du réel destinées à en atténuer les effets ou à en échelonner et amortir le retentissement. De là découle aussi, plus pernicieuse, la tentation permanente de dénégation de la réalité qui nous habite tous, à des degrés variables selon les individus et les situations auxquelles ils sont confrontés. Le répertoire théâtral, notamment, abonde en exemples éloquents dont Rosset se sert avec éclectisme, puisant sa substance chez Courteline et son Boubouroche aussi bien que chez Sophocle, Molière ou Shakespeare.

Le déni

Quelles échappatoires découvrir pour me soustraire efficacement à l'impérieuse présence du réel? Bien sûr, j'ai toujours la ressource d'anéantir le réel en m'anéantissant moi-même, mais ce raisonneur d'Hamlet me rappelle avec effroi qu'on ne saurait tout à fait exclure qu'il existe un au-delà, peut-être pire, à ce monde-ci. Je puis également me sauver au prix d'un effondrement mental, mais la formule salvatrice de la folie n'est pas aisément accessible par tous. Je puis m'éloigner provisoirement du réel par le *refoulement* (freudien) ou la *forclusion* (lacanienne). «*Je peux enfin, sans rien sacrifier de ma vie ni de ma lucidité, décider de ne pas voir un réel dont je reconnais par ailleurs l'existence: attitude d'aveuglement volontaire, que symbolise le geste d'Œdipe se crevant les yeux* (…) *et qui trouve des applications plus ordinaires dans l'usage immodéré de l'alcool ou de la drogue.*»

Il existe toutefois une attitude plus commune que ces formes extrêmes de refus. «*Si le réel me gêne et si je désire m'en affranchir, je m'en débarrasserai d'une manière généralement plus souple, grâce à un mode de réception du regard qui se situe à mi-chemin entre l'admission et l'expulsion pure et simple: qui ne dit ni oui ni non à la chose perçue, ou plutôt lui dit à la fois oui et non.*» On reconnaît ce qui est mais on se refuse à tirer les conséquences qui devraient résulter de cette reconnaissance, comme si l'on n'avait rien vu. La perception présente ne change pas le point de vue antérieur. Rosset la définit comme une perception *inutile* plutôt qu'*erronée*. Il y pointe une caractéristique de l'*illusion*, laquelle consiste en une mise à l'écart du réel, un déplacement de la chose, par quoi le voir se trouve découplé du faire. Avec humour, Rosset observe que l'illusionné est plus malade que le névrosé en ceci qu'il est incurable. «*L'aveuglé est incurable non d'être aveugle, mais bien d'être voyant.* (…) *dans l'illusion,* (…) *le réel ne reviendra jamais, puisqu'il est déjà là. On remarquera au passage à quel point le malade dont s'occupent les psychanalystes figure un cas anodin et somme toute bénin, en comparaison de l'homme normal.*»

La structure de l'illusion est donc celle, paradoxale, du double, cette notion qui implique en elle-même un paradoxe: d'être à la fois elle-même et l'autre.

L'illusion oraculaire

Les oracles ont la particularité de se réaliser tout en surprenant par leur réalisation même. Ils désemparent par le fait qu'ils se conforment exactement à ce qui fut prédit. L'événement semble *autre* alors qu'il devrait être ressenti comme le *même*. Tout avertie qu'elle est, la victime se fait l'ouvrière de sa propre perte et l'inéluctable se produit comme à la parade, tandis que le geste de l'esquive se mue en geste fatal. Le mythe d'Œdipe ou l'histoire de Sigismond dans *La vie est un songe* de Calderon en fournissent de saisissantes illustrations. Contentons-nous ici d'évoquer ce conte arabe qui voit un jeune Vizir décider de fuir, en galopant jusqu'à Samarcande, la mort qu'il a rencontrée au marché de Bagdad sous l'aspect d'une jeune femme au teint pâle, parce qu'il interprétait comme un geste de menace ce qui n'était de sa part qu'une marque de surprise, due au fait qu'elle avait rendez-vous avec lui à Samarcande…

Dans chacune de ces fables, le héros se sent déjoué par une fatalité omnipotente et rusée. Il y a bien duperie, sauf qu'elle se situe du côté de l'attente, qui avait substitué un autre événement à l'événement annoncé. La tromperie réside dans l'illusion d'être trompé, de croire «*qu'il y a* "quelque chose" *dont la réalisation de l'événement aurait en somme pris la place. C'est donc le sentiment d'être trompé qui est ici trompeur. En se réalisant, l'événement n'a rien fait que se réaliser. Il n'a pas pris la place d'un autre événement.*» On attendait un même événement mais pas de cette façon-ci: on attendait son double fantasmé. En s'accomplissant, l'événement vient gommer la possibilité de toute duplication. Chaque réalisation en effet étouffe le possible puisque, si un événement peut se produire de n'importe quelle façon, il doit néanmoins se produire d'une manière *quelconque*. Le destin fait ainsi s'escamoter le double de l'unique. Il nous accule à la *nécessité asphyxiante du présent*, au *caractère inéluctable de ce qui arrive maintenant*. Voilà pourquoi l'événement réel est souvent perçu comme la copie d'un original qui serait le seul bon, et c'est l'ensemble des événements réels qui apparaît telle une vaste caricature, le singe de la réalité. Au moment du contact avec le réel, la pensée du chaos et de l'insignifiance prend le dessus. On a misé en vain sur la grâce d'un double qui allège le poids de ce qui est –et ne saurait ne pas être. La réalité, clame alors Macbeth, est «idiote»: c'est-à-dire qu'elle est simple, particulière, unique, singulière. Mais là nous touchons à la quête d'un «autre monde», qui fait l'objet de la métaphysique.

L'Atelier de Vermeer, ou comment y être tout en n'y étant pas.

L'illusion métaphysique

De ce présupposé répandu qui commande que le réel immédiat ne soit admis que pour autant qu'il peut être considéré comme l'expression d'un réel autre, lui conférant son sens et sa réalité, la philosophie de Platon constitue l'*épitomé*. Sa réflexion s'appuie sur l'impossibilité logique de la réplication du sensible (un second Cratyle serait à la fois autre et lui-même!) et celle, ontologique, de l'intelligible qui le fonde. C'est en quoi le sensible est doublement *décevant* –et dans les deux sens du terme! Mythe de la caverne, théorie de la réminiscence (où *découvrir* consiste à *re-découvrir*), tout le dispositif platonicien concourt à ne faire voir en ce monde-ci qu'une doublure, une duplication falsifiée, l'ombre ou l'envers du monde réel, et à entretenir une inentamable défiance devant l'immédiat. Ainsi le présent n'est-il abordable «*que par le biais de la* re-présentation*, selon donc une structure itérative qui l'assimile à un passé ou un futur à la faveur d'un léger décalage qui en érode l'insoutenable vigueur et n'en permet l'assimilation que sous les espèces d'un double plus digeste que l'original dans sa crudité première.*» Montaigne, anti-platonicien notoire, observait finement combien nous nous amusons à *préoccuper les choses futures* et peinons à *digérer les présentes*.

Tant qu'à faire, on peut concevoir un doublage plus subtil encore, dans lequel l'*autre monde* n'est autre que *celui-ci*, sans qu'on renonce à l'idée selon laquelle *celui-ci* demeure bien la copie de l'*autre*. Telle se définit, selon Clément Rosset, la structure de la métaphysique de Hegel, dont le «*nouveau est de faire coïncider ce monde-ci et ce monde-là, obtenant ainsi –au prix d'une réitération tautologique– un* "concret" *apparemment délivré de l'illusion métaphysique, puisqu'il contient déjà en lui-même tous les caractères qui définissent également l'autre monde.*» De là découle qu'il faut distinguer trois mondes: le monde sensible, le monde suprasensible en tant qu'il est différent du premier et ce même monde suprasensible en tant qu'il coïncide finalement avec le monde sensible. Empruntant un chemin qui mène de A à A en passant par A, la dialectique fait ainsi passer de l'écorce au fond des choses et permet de tout sauver (*aufheben* en allemand, terme providentiellement intraduisible). «*La grande ruse,* ratiocinait Hegel, *c'est que les choses soient comme elles sont.* (…) *L'essence de l'essence est de se manifester et la manifestation est manifestation de l'essence.*» Le suprasensible est dissimulé par son double: le réel. Autrement dit: le Réel se confond avec le réel immédiatement perçu. «*Es ist, weil es so ist, wie es ist*» disait aussi Fichte.

Aux yeux de l'auteur, seul le thème stoïcien ou nietzschéen du retour éternel redonne au présent la richesse de la durée en drainant vers lui le passé et l'avenir, en faisant converger l'*ailleurs* vers l'*ici*. «*Sois ami du présent qui passe: le futur et le passé te seront donnés par surcroît.*»

L'illusion psychologique

Toute chose a le privilège de n'être qu'une, ce qui la valorise infiniment, et l'inconvénient d'être irremplaçable, ce qui la dévalorise infiniment. L'unicité de la chose fait sa fragilité: en termes platoniciens sa *participation*, éphémère, à l'être. Si l'on ne peut concevoir deux Socrate, puisque cela implique contradiction, on peut cependant se figurer qu'on les conçoit. Ainsi le thème du dédoublement de la personnalité occupe-t-il une place de choix dans la littérature antique (Sosie) ou romantique (Hoffmann, Maupassant, Poe), la peinture (par l'autoportrait), la musique (*Petrouchka, L'Amour sorcier, La Femme sans ombre*). Dans le dédoublement, le sujet en vient à douter de sa réalité et ne se sent pas même assuré d'avoir du moins vécu. Je est un autre et la vraie vie absente. Car si je suis unique comme l'est toute chose qui m'entoure, le problème est que je ne puis me voir: le miroir en effet ne me procure que l'illusion d'une voyance; il me montre non pas mon corps, mais un inverse, un reflet. Restituer cette chose invisible qui serait le moi en direct demeure à jamais impossible. Le vampire qui vit de la substance d'autrui et ne peut apercevoir son reflet dans le miroir symbolise assez bien cette problématique. Dans les mots de l'essayiste: «*L'assomption du moi par le moi a ainsi pour condition fondamentale le renoncement au double, l'abandon du projet de faire saisir moi par moi en une contradictoire duplication de l'unique.* (…) *La reconnaissance de soi, qui implique déjà un paradoxe (puisqu'il s'agit de saisir ce qu'il est justement impossible de saisir, et que la prise en charge de soi-même réside paradoxalement dans le renoncement même à cette prise en charge), implique aussi* (…) *l'exorcisme du double, qui met un obstacle à l'existence de l'unique et exige que ce dernier ne soit pas seulement lui-même, et rien d'autre.* (…) *Telle est l'exigence du double qui* (…) *est prêt à sacrifier tout ce qui existe –c'est-à-dire l'unique– au profit de tout le reste, c'est-à-dire de tout ce qui n'existe pas.*» Clément Rosset voit dans ce non-consentement à être ce qu'on est, dans cette mise à l'écart de soi toujours opérable (sauf dans la mort qui signifie la fin de toute distance possible de soi à soi) une des formes du refus de la vie.

Un contre-exemple lui en est fourni par Vermeer. Le monde que perçoit le maître de Delft n'est pas celui des événements, mais de la matière. Le hasard d'un moment y tient toute la place. Le tableau intitulé *L'Atelier*, où il semble s'être peint de dos, irradie le bonheur d'exister au simple spectacle des choses. Dans sa toile, Vermeer a peint son absence. Il incarne selon Rosset cette vérité que renoncer à se voir revient à cesser de se dessaisir au profit d'un double fantomatique et cruel (cruel de n'être pas): «*La présence véritable de soi à soi, implique nécessairement le renoncement au spectacle de sa propre image*», au contraire de Narcisse qui n'aime que sa représentation ou de certains contes dans lesquels la perte du reflet est liée à celle de douter de sa propre existence. Car, une fois encore, s'il y a une évidence de la chose, il n'y a pas d'évidence du moi, dans sa singularité: jamais il ne se montre, jamais il ne devient visible, posé là en quelque sorte, et le choix pour lui «*se limite à l'unique, qui est très peu, et à son double, qui n'est rien.*»

L. M.

Clément Rosset
Le réel et son double
Folio, 2002 (1993), 131 p., 129 p., Frs 9.40

Histoire des religions

Persistance du cannibalisme dans le christianisme contemporain

L'image du moine bedonnant et paillard est proche de la réalité?
– Il y en a eu, mais il ne faut pas exagérer ce cliché. Cela dit, le clergé laïc de campagne, jusque dans les années 1960, était assez ripailleur. D'accord de renoncer à sa sexualité, il compensait par la bonne chair.

«La gourmandise, péché divin, péché mignon», interview de Jean-Robert Pitte par Rachar Armanios, in *Le Courrier*, 23 décembre 2004

À nul autre pareil...

ON connaît l'anecdote fameuse: M. Milliquet se rend à Rome; par hasard, il se trouve sur la place Saint-Pierre au moment de la bénédiction *urbi et orbi* et croit reconnaître son voisin du quartier des Acacias au balcon de la basilique. Stupéfait, il se tourne alors vers le fidèle le plus proche, qui au même moment lui demande: «Dites-moi, qui donc est ce vieillard tout de blanc vêtu qui se tient à côté de Oin-Oin?»

Toutes proportions gardées entre le personnage d'histoires drôles et l'auteur de récits neurasthéniques, voilà un peu l'impression que l'on ressent à la réception d'un nouvel ouvrage de Pajak. Après Luther, Nietzsche, Pavese, Apollinaire et Joyce, à qui donc va revenir l'honneur de côtoyer le mirobolant dessinateur-écrivain natif de Suresnes (Hauts-de-Seine) sur la couverture d'un gros livre édité aux PUF?

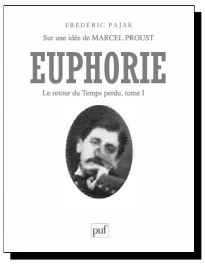
Cette fois, l'illustrateur transeuropéen nous offre, sur un scénario d'un auteur basnormand du début du siècle, une plongée vertigineuse dans le monde disparu des duchesses décadentes, des bourgeois repus et des domestiques sexuellement exploitées autant que socialement abusées.

Pas à pas, saison après saison, Pajak refait le parcours entre Livarot et Pont-l'Évêque, silencieux, gardant son Caen à soi et traînant son inspirateur derrière lui à travers le bocage. À Combray, dans un envol poétique dopé par le démon de l'analogie, il nous parle de Morez, capitale universelle de la lunetterie, un peu à la manière de Dali décrivant la gare cosmogonique de Perpignan. Morez devient sous sa plume une nouvelle Jérusalem, tandis que les cartes postales de la gare, de l'hôtel de ville et du vieux lavoir, retravaillées d'un trait inspiré, évoquent en contrepoint la formidable banalité d'un bourg jurassien. De même, Trouville lui rappelle Froideville, et Cabourg Fribourg. Le rapprochement est saisissant, détaillé sur plusieurs chapitres, car Pajak donne toujours l'adresse exacte des lieux où il a vécu, afin qu'on puisse avec précision y poser des plaques plus tard.

Le romancier et le graphistomane

Cet échange, ce dialogue à un siècle de distance que le révolté du début du XXIe impose pratiquement à l'asthmatique du commencement du XXe met en évidence les limites narratives du romancier et la maîtrise du graphistomane, qui intercale toutes les hauts faits de sa propre épopée entre les souvenirs charmants et surannés de son devancier.

La collaboration de ce dernier aux publications littéraires de la Belle Époque donne également à l'auteur l'occasion d'évoquer en détail sa propre trajectoire. Grand éditeur de journaux à longévité courte, toujours identiques sous des titres différents et pour lesquels il signait à chaque numéro un éditorial aussi ténébreux que définitif, il a laissé des souvenirs impérissables et des invendus considérables chez de nombreux imprimeurs et kiosquaires de Suisse romande. Mentionnons pour mémoire: *Barbarie*, *Nous n'avons rien à perdre*, *Station-Gaîté*, *La Nuit*, *Le catalogue Veillon*, *L'Éternité*, *L'Imbécile de Paris*. Le dernier surgeon de la branche se nomme *L'Imbécile* tout court. Toujours soucieux, comme ses grands prédécesseurs avant-gardistes, de former une bande, Pajak a enrôlé-enjolé bon nombre de mousses, de matelots et de quartiers-maîtres sur ses galères. Le fin équipage actuel comprend des critiques radicaux de la modernité, des collectionneurs de jeunes filles asiatiques et un club d'Helvètes immigrés (ou désireux de l'être) à Paris.



Bien entendu, le récit est abondamment illustré; le style graphique reste ce qu'il est depuis le début: inqualifiable. Abandonnant le coloriage mignard de son ouvrage sur James Joyce, Pajak revient enfin à la carte à gratter et aux gros pifs (cette *mégalonasalie*, qui fascine tant les chroniqueurs). Les vignettes sont comme à chaque fois des démarquages tremblotants de vieilles photographies, où tous les êtres (humains aussi bien qu'animaux) se doivent de montrer un air boudeur. Pajak a révolutionné le récit en images en inventant le placement aléatoire des vignettes dans le texte (au lecteur de produire le sens de ce cadavre exquis d'un nouveau genre) et en abandonnant toute continuité narrative visuelle. Il renoue par là avec la veine des pures images d'Épinal, veine malheureusement interrompue par les artifices séquentialistes d'un Joseph-Porphyre Pinchon (1871-1953) ou d'un Georges Colomb, dit Christophe (1856-1945). Affirmer que ce retour aux sources est rafraîchissant est peu dire: le lecteur est littéralement congelé d'admiration.

Bonds d'un champ à l'autre

Tout comme Chessex, artiste ayant également vécu quelque temps en Suisse romande, notre auteur dépasse un domaine pour en fertiliser un autre: l'un (Jacques) va du roman de terroir vers la gouache pâteuse, l'autre (Pajak) part de la bande dessinée alternative pour rejoindre le diarisme doloriste. Le résultat de ces bonds de sauterelle d'un champ artistique à un autre suscite la jubilation des critiques littéraires qui ont enfin l'occasion de parler d'images et l'exultation des critiques d'art qui se prennent à juger de littérature. Tout le monde est content, car tout le monde a pu profiter, à cette occasion, d'une excursion roborative hors des sentiers balisés de sa spécialité. L'auteur est-il écrivain, dessinateur, mixte, transsubstantifique ou tout bonnement inclassable? se demandent à chaque fois les gazettes, qui prennent immanquablement une vingtaine de paragraphes pour répondre à cette grave interrogation.

L'unanimisme est encore une fois de rigueur: Sollers (*Journal du Dimanche*), Gazier (*Télérama*) ou Beigbeder (*Voici*) vantent l'ouvrage. En Suisse romande, *Domaine Public*, *Construire* et même un grognon professionnel comme Philippe Barraud multiplient les éloges. Les vieilles barbes prennent cela pour de la BD et les fans de BD incultes y voient de la littérature. Ainsi le fromage de brebis réconcilie les amateurs du lait de vache et ceux du lait de chèvre.

Comme son inspirateur était connu pour une certaine propension à la prolixité et que Pajak a pour marque de fabrique de doubler, tripler, amplifier chaque citation, le projet promet de s'étendre sur une bonne dizaine de volumes, pour le plus grand bonheur du lecteur et des échotiers. Éternité, humour, amour, mélancolie, euphorie: ces titres sentimentalistes annoncent bien le seul sujet qui puisse intéresser le véritable créateur d'avant-garde: lui-même.

C. S.

Frédéric Pajak
Sur une idée de Marcel Proust
Euphorie
Le retour du Temps perdu, tome I
PUF, janvier 2005, 876 p., Frs 68.–

École Vaudoise en Mutation pour les Nuls

Les conseils pédagogiques de notre consultante de La Lyonnaise des Zozos

Fiche n° 2
Comment préparer les élèves à la prochaine mutation.

"Code de la circulation" des élèves dans la salle de musique

1) Définition du début de la leçon : le moment où CHAQUE élève et le maître sont calmes, en silence, debout devant leur chaise. Ce silence est nécessaire, car on ne peut faire de la musique que si CHACUN est calme.

2) Le début de la leçon commence avec la sonnerie.
3) Avant le début de la leçon, je mets mon sac dans la salle devant le lavabo. Avant le début de la leçon, les habits (veste, pull) que je souhaite enlever sont accrochés à l'extérieur de la salle, aux crochets, ou posés sur mon sac.
4) Au début de la leçon, j'ai avec moi uniquement mon livre de chant, mon dossier de musique, mon plumier et mon carnet.

5) J'obéis immédiatement lorsque le maître demande le silence. Car il est nécessaire, pour pouvoir bien travailler et avoir du plaisir à faire de la musique, que CHACUN comprenne précisément les consignes du maître.
6) Je lève la main en silence, si je souhaite dire quelque chose. J'attends que le maître m'autorise avant de parler.

7) J'obéis tout de suite et précisément à toutes les consignes du maître. Cela est nécessaire pour que le travail de groupe (de la classe entière), aboutisse à quelque chose de vivant et de stimulant. Par exemple, quand je suis au xylophone, je prends les baguettes dans les mains uniquement si le maître le demande. Autre exemple : si j'ai les baguettes dans les mains, je joue uniquement si le maître le demande.
8) Je m'assieds correctement sur ma chaise.
9) Je marche toujours calmement dans la salle de musique, quand je dois me déplacer.
10) Je suis très soigneux avec tout le matériel de la salle.
11) Si j'endommage quoique ce soit par accident, je le signale tout de suite au maître.

12) Il est totalement interdit d'écrire sur ou sous les tablettes.
13) Je ne déboîte pas la tablette de la chaise.

14) J'ai une attitude positive, je m'intéresse à ce que l'on fait en classe. De cette façon, j'aurai du plaisir, et en donnerai aux autres.
15) J'évite tout propos impoli ou déplacé. Je respecte toutes les personnes dans la salle.

16) La fin de la leçon se passe comme le début : CHAQUE élève et le maître sont calmes, en silence, debout devant leur chaise. Les chaises sont disposées correctement et les tablettes remontées. Le maître décide quand il y a suffisamment de silence pour que les élèves s'en aillent.

La punition formative est une bonne chose, encore faut-il susciter la désobéissance par des contraintes assez fortes. C'est pourquoi nous proposons comme modèle un «Code de la circulation» mis au point il y a quelques années dans un établissement secondaire par un enseignant en avance sur son temps. Ce code suggère un large éventail de comportements fautifs que les élèves apprendront vite à considérer comme des délits. Ainsi, lorsque le grand Conseil aura autorisé la frappe pédagogique des élèves, la transition entre les deux cents copies de *«J'ai une attitude positive, je m'intéresse à ce que l'on fait en classe»* et les vingt coups de fouet se fera, si je puis dire, en douceur.

Les enseignants pourront adapter ce code à leur «discipline», du coup ce terme reprendra toute la vigueur que des années de gentilles réformes à l'écoute des jeunes lui ont fait perdre. Dès que possible, les conférences des maîtres de chaque établissement décideront des peines physiques à infliger en cas d'infraction. Par exemple, à côté de *«Je m'assieds correctement sur la chaise»*, on écrira en rouge *«Torsion du lobe de l'oreille droite»*, à côté de *«Je mets mon sac dans la salle devant le lavabo»*, on écrira en capitales *«Maintien de la tête sous l'eau pendant une minute»*.

Les maîtres de français prendront soin de corriger la maladresse du point 6 et l'erreur d'orthographe du point 11 qui, en des temps moins laxistes, auraient valu à leur auteur un blâme de la commission scolaire. Ce qui montre une fois de plus la nécessité de réagir en faisant confiance au parti libéral pour avancer à reculons sur les chemins battus d'un avenir radieux.

Yves Tenret
Comment j'ai tué
la troisième internationale situationniste
La Différence, 2004, 141 p., Frs 24.60

Ceux qui ont fréquenté les bancs de l'Ancienne Académie lausannoise il y a trois décennies se souviennent peut-être d'un escogriffe émacié et ricanant, qui avec un plaisir visible et un talent indéniable s'ingéniait à anéantir toute ébauche de militantisme chez ses confrères et consœurs estudiantins, pour déclamer ensuite des manifestes empreints d'une pure radicalité, conçue comme un horizon inatteignable. Un authentique génie de la désorganisation, à la voix éraillée et à l'accent canaille.

Comme les staliniens devenus anticommunistes, l'auteur a su conserver le ton et les figures de style de sa jeunesse pour nous livrer ici un adieu au situationnisme vitupérant et nombrilique, essentiellement voué à ridiculiser son vieux compère, Frédéric Pajak, ici délicatement affublé du patronyme de Jérôme Malsain. *«Comme tous les Lausannois que je connaissais le décrivaient comme un garçon extrêmement antipathique, s'en méfiaient et pour la plupart le détestaient, j'ai bêtement fait mon esprit fort et je me suis dit: il n'est sans doute pas si mal que ça.»* Suivent 20 pages de pures insultes, chauffées à blanc, qui précèdent le long conchiage des post-debordiens, Voyer et Guégan en tête.

Le récit de ces ruptures calamiteuses s'accompagne de quelques souvenirs des plus glorieuses épopées vaudoises (révolte quasi-insurectionnelle d'une nuit au Buffet de la Gare –deuxième classe– ou occupation théâtrale d'un Casino alors laissé à l'abandon).

Comme dit un proverbe japonais, ce n'est pas le choc des nombrils des sumotoris qui fait trembler l'archipel. *(C. S.)*

Le métro de Moscou dans la bande dessinée contemporaine (VI)

Le métro comme décor est très souvent utilisé dans la BD d'aventure. Mais plus est mise en évidence la qualité architecturale de telle ou telle station, plus on se détourne de la représentation de ses usagers. Seuls quelques protagonistes s'y poursuivent et s'y fuient. Plus rarement le métro est le lieu de la narration d'une histoire sociale, dès lors les murs s'effacent: (Fig.– 24) on fait des gros plans sur des visages. Ou alors comme dans l'œuvre de Paolo Gastaldo en 1989 (Fig.– 25), ce sont les murs qui prennent figure humaine.

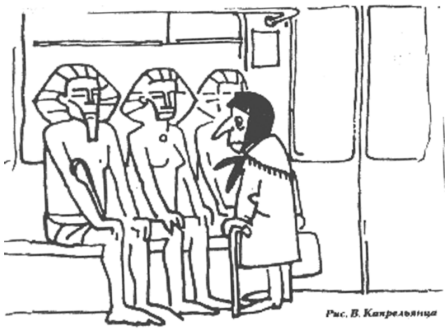


Fig. 24.– Image d'un auteur inconnu, signature non lisible

Ce dédale pharaonique inauguré par Staline devient le lieu de l'incommunicabilité entre citoyens. Dans l'ouvrage de Patrick Chappatte *Reportage BD*, édité par notre confrère *Le Temps* en 2002, une magnifique vue du métro de Moscou pourrait à elle seule illustrer les acquis de nos dernières études, y figurent deux emblèmes: la pente vertigineuse des escalators et la magnificence de l'architecture (*La Distinction* n° 99 et suivants). Il semble encore une fois que la station représentée soit la Komsomolskaïa, la plus populaire d'entre elles (Fig.– 26). La station n'est pas vécue ici comme l'échappée salutaire d'une aventure à rebondissement mais comme lieu impressionniste d'une enquête sociologique concernant la classe moyenne.

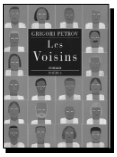
Quelques pages plus loin, à la recherche des classes plus défavorisées de la société russe, Chappatte fait une nouvelle fois allusion au métro. Un lieu où l'ordre règne, où l'ivresse publique est sérieusement réprimée. Il fait visite à un dessaouloir (ou dessouloir) et la description qu'il en donne peut se lire en parallèle avec un roman récemment paru, *Les voisins*. On y parle des amis, d'une hypothétique ivresse, de la police, de l'arrestation et du dépouillement (voir ci-contre).

Ces deux témoignages sur la cruelle réalité des dessouloirs jettent une lumière crue sur l'ironie d'une chanson que Vladimir Vissotski a écrite dans les années 70: on n'y est plus attrapé dans le métro, mais après les heures de fermeture; les miliciens ou policiers y sont décrits comme des gens respectueux; non seulement le dessouloir est confortable, mais on y arrive à préserver son argent:

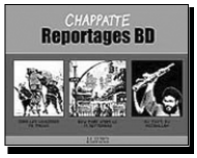
Le métro est fermé, les taxis ne chargent plus.
Tout de même, ça fait plaisir d'être respecté.
Regarde, on nous charge, on nous met à l'ombre
Et le matin, ce sera pas le coq qui nous réveillera,
C'est le sergent qui nous mettra sur pied, comme des êtres humains.
C'est tout juste si on ne va pas nous raccompagner en musique après notre petit roupillon;
J'ai caché un rouble, t'entends, Sergueï. On va boire un coup pour faire passer nos gueules de bois!
Tu vois, mon pote, à quel point notre chemin est difficile!...

«Des démons, j'en ai vu des vrais. Un jour, je reviens d'une soirée chez des ***amis****, c'était jour de paie.* ***Alors la police me chope dans le métro, pour ivresse, soi-disant.*** *Amende. On m'emmène au poste de garde, où il y en a déjà beaucoup des comme moi. J'en vois un dans un coin. Il déboutonne sa chemise, ôte le crucifix et la chaînette qu'il porte autour du cou et entreprend de se la fourrer dans la bouche, pour l'avaler. Il s'étrangle, il en devient tout bleu. "Ils me la confisqueront de toute façon." qu'il râle. Alors, moi, ça me fait gamberger, j'ai une idée. J'avais de l'argent, je le cache dans mon slip. Seulement,* ***les policiers l'ont quand même trouvé, mon argent, ils me l'ont pris****. Jusqu'au dernier kopeck, j'étais raide. La chaînette aussi, ils la lui ont prise. Voilà où ils sont, les démons!»*

«Chacun dans cette ville a une histoire de dessouloir à raconter. Quand on a donné l'adresse au chauffeur de taxi, il a tout de suite compati: "Vous allez reprendre un ***ami?****" Lui-même y a passé une méchante nuit:* ***"Ils m'ont embarqué dans le métro, j'étais à peine ivre.*** *Je proteste, ils me déshabillent". Procédure réglementaire. "Je veux me plaindre, ils me ligotent!" Un peu moins réglementaire. "Ensuite, ils nous jettent tous dans une pièce. Pas de douche, des lits infects!* ***Si ton porte-monnaie est garni, les gardiens se servent.*** *Et le soir, crois-moi, ils sont eux-mêmes tous bourrés." Hélas, nous n'avons pas pu aller plus loin que le milicien de piquet. Nous étions bien trop sobres: "Vous avez dû vous tromper d'adresse!" En sortant, on croise une apparition en sous-vêtement…»*



Grigori Petrov
Les voisins, roman
Phébus, 2004
(l'original date de 2002), pp.14-15



Chappatte
Reportages BD
Le Temps éditions 2002
(l'original date de 2000), p. 33

Fig. 25.– Paolo Gastaldo, 1989

Fig. 28.– *Ephim* d'Igor Kolgarev

Fig. 26.– Chappatte, *Reportages BD*, Le Temps Editions, 2002

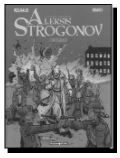
Vladimir Vissotski, cité et traduit par Hélène Blanc, *Les Auteurs du printemps russe*, Noir sur Blanc, 1991.

Quand on saura que l'expression «le chemin est difficile» est un slogan soviétique, on mesurera mieux le degré de dérision et d'ironie de cette description lyrique du dessouloir, Vissotski et sa gueule de bois russe dénonce à sa manière la langue de bois soviétique.

La dure réalité du métro avec ses petits marchands occasionnels qui s'y installent, bien vite soumis au racket est évoquée dans *Ephim*, (Fig.– 28), une série de strip d'Igor Kolgarev. On en trouvera de nombreuses pages dans une édition en ligne de comics russes à l'adresse www.comics.ru. Au prix d'un effort de lecture vite récompensé on s'y familiarisera avec la encore trop rare production bédéaste Moscovite d'aujourd'hui.

(à suivre)
S.-C. D.

Petits Mickeys et grands principes



Bravo & Régnaud
Les véritables aventures d'Aleksis Strogonov, l'intégrale
Dargaud, juillet 2004, 164 p., Frs 54.50

La Biélorussie des affrontements entre Rouges et Blancs, le Berlin des débuts de Weimar et les Balkans des années 20 sont le théâtre des trois aventures d'Aleksis Strogonov, parues entre 1993 et 1998 et ici réunies en un seul album. Renouveler les décors et les situations de la BD d'aventures semblait à première vue une bonne idée, tant les clichés sur la Seconde Guerre mondiale ou la Guerre Froide ont fini par lasser les lecteurs les mieux disposés. Le dessin de Bravo rappelle au début les imitations de Spirou que réalisait Yves Chaland autrefois, sans l'inspiration parodique de ce dernier, mais dégénère à la fin dans une fébrilité qui n'est pas sans évoquer *Bob et Bobette*. Le héros du récit est une grande gigasse fadasse et transparente qui traverse ces tranches d'histoire sans rien apprendre ni comprendre, et on peut supposer que le lecteur en fera autant, tant les situations sont mal maîtrisées, obscurcies par ce que l'éditeur appelle *«un chef-d'œuvre d'humour noir»* (humour qui se limite à nous présenter un maximum de personnages exécutés d'une balle dans la tête).

Comme l'humour noir s'arrête en général là où l'éditeur prend peur, l'antisémitisme, qui imprègne toute cette période, est totalement escamoté, ce qui devient franchement ridicule quand le récit nous présente un groupe nazi (les chemises *prune*, colossale astuce!) en train de fomenter un attentat contre le ministre Rathenau…

Nikolaï Maslov
Une jeunesse soviétique
Denoël, septembre 2004, 103 p., Frs 38.50

La BD d'un autodidacte, débarrassée de toutes les références graphiques qui emplissent les cases de bon nombre d'albums aujourd'hui. Nicolaï Maslov, né il y a une quarantaine d'années, dans une famille paysanne du côté de Novossibirsk, raconte sa vie en images, sa Sibérie natale, son service militaire en Mongolie, sa venue à Moscou… Dessiné au crayon HB et sans grande habileté, voici sous nos yeux le quotidien désespéré de la Russie soviétique profonde, entre absurdités et ennui, rixes villageoises et beuveries. Un document.

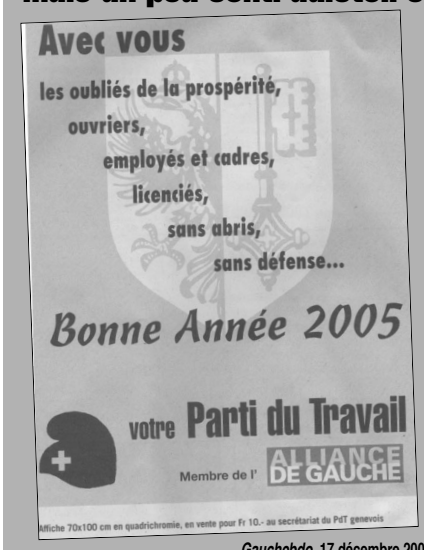
Pellejero & Lapière
Le tour de valse
Dupuis, octobre 2004, 72 p., Frs 24.–

Une mère de famille part pour la Sibérie à la recherche de son mari condamné au Goulag pour «admiration de la technologie étrangère». Tous les liens, sociaux et familiaux, sont brisés par cette longue détention…

Un dessin, très appuyé, qui hésite entre la gravure sur bois et le vitrail: cela nuit parfois à la lecture. Malgré quelques détails peu crédibles (un kolkhoze en ville d'Alma-Ata, un mariage à l'église en 1933, une voiture privée pour les jeunes époux…), cet album, dont le scénario puise largement dans les divers récits de rescapés, évoque de manière sensible l'abomination des camps. *(M. Sw.)*

Services sociaux

Message de gauche certes, mais un peu contradictoire



Gauchebdo, 17 décembre 2004

La vocation d'enfant de Bernard Crettaz se réalise enfin

NON ce n'est pas une vocation tardive, mais bien l'aboutissement d'un long chemin. Une fois de plus la réalité dépasse toutes les fictions et quelle réalité! Bernard Crettaz qu'on croyait mort a été retrouvé plus vivant que vivant, vivant en humble moinillon dans la fraternité Eucharistein d'Epinassey près de Saint-Maurice. Une enquête exclusive de *La Distinction*...

C'EST une histoire que Daniel Zufferey, auteur de polar, aurait pu écrire, s'il n'avait pas eu l'idée d'aller rejoindre au panthéon des écrivains valaisans, Adrien Pasquali et Vital Bender

Ce jour-là, le député chrétien-social et chanteur à succès Dominique Savioz décidait d'abandonner la course qui ne l'aurait jamais conduit là où il ne serait pas allé, laissant le champ libre à Ted Robert, seul représentant de la chansonnette romande à viser désormais le conseil d'État valaisan. Loin de la vie publique, Bernard Crettaz, l'ancien séminariste sociologue, avait suivi les traces de son confrère Patrick de Laubier, sociologue à l'université de Genève puis théologien eschatologique à celle du Latran. Il avait été fait prêtre tout comme lui.

Bernard Crettaz avait rejoint l'initiateur de la communauté Eucharistein, Nicolas Buttet, pour fonder avec lui un nouvel institut de vie consacré, sur le lieu des martyrs de St-Maurice et de la friche industrielle de la société des ciments Portland. *«Tu es pierre et sur cette pierre.»* Ce nouvel institut de vie consacré avait été porté sur les fonts baptismaux sous le haut patronage du philosophe qui dit oui à la vie comme la poupée de Michel Polnareff fait oui oui oui oui oui oui, Patrick Progin. Depuis quelques mois, Nicolas Buttet, pour faire ombrage à l'abbaye millénaire, débauchait les plus brillants éléments de son corps professoral pour en faire sa garde rapprochée: ainsi le docteur et philosophe Dominique Pignat avait été nommé à l'institut Philantropos, l'aile intellectuelle de la nébuleuse de Buttet. Le père de Dominique Pignat avait été à la fois grossiste en tabac (Fumer tue) et militant pour le droit à la vie. Il fallait pour l'autre philosophe, plus charnel et sensible, président à son tour de Oui à la vie, le

grand Patrick Progin, une mission à sa taille, un défi à sa mesure. Le combat référendaire sur l'utilisation des embryons surnuméraires pour la recherche l'avait épuisé. Consolation: ses amis du parlement avaient déposé une initiative; ils se présentaient ainsi: *«Les auteurs de la présente initiative partent du principe que la production d'embryons surnuméraires est interdite par la Constitution et par la loi sur la procréation médicalement assistée. Après l'acceptation de la LRCS par le peuple, la seule alternative qu'offre la législation actuelle est la suivante: soit laisser mourir les embryons surnuméraires, soit les exploiter à des fins de recherche. Or, le devoir premier de l'État est de prendre toutes les mesures qui s'imposent pour garantir dans la mesure la plus large possible le droit à la vie et la dignité humaine de l'embryon, même lorsqu'il est issu d'une fécondation* in vitro *(art. 7 et 10). Il n'y a donc aucune raison pour que les parents biologiques n'aient pas aussi la possibilité de faire adopter leurs embryons.»* Alors que le politique commençait à préparer le terrain législatif, le père Buttet offrait à Patrick Progin la possibilité d'aller au bout d'un projet fort chrétien, la création d'un ordre de vierges consacrées auxquelles on implanterait les embryons surnuméraires pour les faire naître. Le financement occulte de l'opération avait été assuré par le parti radical de Martigny contre la promesse formelle d'y faire accoucher les sœurs afin de rentabiliser la maternité construite par Christian Constantin comme annexe à la crèche du supermarché de son grand stade.

Pendant longtemps Patrick Progin avait argumenté en admettant que *«les embryons surnuméraires non implantés sont promis à une mort certaine, il est toutefois à remarquer qu'il ne s'agit pas d'un même acte éthique de laisser mourir et de mettre à mort, de surcroît à des fins utilitaires.»* Du même coup il s'était opposé à la recherche; dans un deuxième temps, l'initiative parlementaire de son ami Oskar Freysinger lui donnait l'espoir de pouvoir les sauver et de la mort utilitaire et de l'euthanasie passive. Un doute terrible avait germé suite à un travail de maturité d'une jeune collégienne. Elle avait réussi à démontrer qu'un embryon congelé ne peut pas mourir tant qu'il reste enfermé dans son thermos d'azote liquide. Que ce faisant il se pourrait qu'il ne puisse pas être déclaré vivant non plus. Et qu'advient-il alors de son âme? Devant la complexité du problème, la solution fut imaginée de faire baptiser immédiatement les embryons surnuméraires dans une phase préimplantatoire Juste avant de les glisser dans l'utérus inviolé des jeunes religieuses. Ainsi le but de l'opération n'était pas de tenter la naissance mais d'assurer le salut. Conférence de presse fut organisé dans la plaine de St-Maurice. C'est en s'y rendant que les journalistes ont reconnu Bernard Crettaz. Il posa pour les journaux à côté d'une pauvre femme qui fit l'objet d'un encadré joint au reportage proprement dit: une institutrice rencontrée sur les lieux, madame Christine Collard, qui cherchait une vache sans tache, un ruminant immaculé qu'elle aurait perdu dans la nuit...

Nicolas Buttet en fit l'occasion d'une édifiante homélie; puis, reprenant le micro à son avantage, le père Bernard Crettaz donna lecture de la doctrine de l'embryologie sacrée telle qu'élaborée au XVIIe siècle par des théologiens comme Florentini, Cangiamiglia en Italie, et l'abbé Dinouart en France *«Cangiamiglia proposait de faire baptiser les embryons de femme morte en couche, en utilisant un siphon pour faire parvenir l'eau bénite jusqu'au fœtus. Ou alors de faire tout simplement une césarienne. Monseigneur Gousset soutenait qu'en cas de doute sur la vie, il suffit de prononcer la formule: si tu es vivant, je te baptise (*si vivis, ego te baptizo*). Quant aux productions irrégulières, nous pensons qu'on doit baptiser tout monstre qui sort de la femme, quelque difforme qu'il soit, quelque ressemblance qu'il puisse avoir avec la brute, mais alors on le baptise sous cette condition.* Si tu es capax aut si tu es homo, ego te baptizo, *Si tu es capable ou si tu es un homme, je te baptise.»* Ravi de s'entendre citer un livre qu'il n'aurait probablement pas lu lui-même, Patrick Progin démontra facilement qu'il était alors possible de baptiser l'enfant avant qu'il n'entre dans la femme, que cette attitude répondait à toutes les questions métaphysiques et levait les ambiguïtés éthiques, qu'elle s'harmonisait avec la pratique sacramentelle: *«Il semble, en effet, que la responsabilité de ces fécondations* in vitro *devrait conduire à aller jusqu'au bout du projet de fécondité et d'implantation, même après des réussites, même si cette responsabilité peut conduire à l'échec du point de vue biologique, elle est un succès sous le regard de Dieu.»*

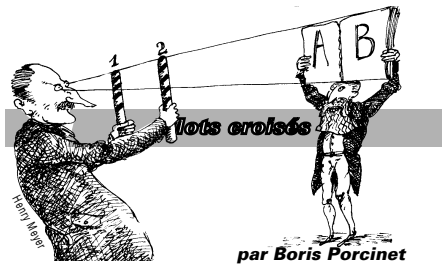
Comment le recrutement des religieuses commença sous les douches à l'issu d'un match de championnat suisse gagné par l'équipe de basket féminine de Troistorrents. On allait bientôt le savoir.

P. P.

(à suivre)

Le Rhône se jette dans le Tibre

Cette ordination sacerdotale de Bernard Crettaz semble l'aboutissement d'un phénomène qui touche toute la sociologie genevoise. Le département de sociologie de Genève aurait été infiltré par l'Internationale Chrétienne-Sociale. Christian Lalive D'Epinay, qui avait consacré sa thèse au mouvement pentecôtiste chilien déploie ses efforts pour extirper les dernières pousses de la théologie de la libération. Uli Windisch, qui a de nouveau le temps de faire de la sociologie à Forum depuis qu'il ne fiche plus pour la P26, est passé avec armes et bagages à l'UDC. Jean Kellerhalls distille ses conseils sur la bonne gouvernance familiale dans les plus prestigieuses revues de sociologie comme *Fémina* ou *Migros Magazine.* Jean Ziegler semble encore résister, épouvantail et cache-sexe du département, il court la planète pour multiplier poissons et petits pains. Il semble plutôt à la botte des prêcheurs dominicains qui l'ont nourri intellectuellement. Il a d'ailleurs baptisé son fils Dominique, en hommage à Sœur Sourire. Seul Yves Fricker, le libertaire jurassien, a tenté de résister au tropisme vaticanesque. Il en est mort. Mais sa messe d'enterrement, faut-il le rappeler, fut célébrée par le père Patrick de Laubier lui-même. Naguère professeur de sociologie à l'université de Genève et président de l'Association internationale pour l'enseignement social-chrétien, il a été ordonné par le pape pour services rendus dans l'Ostpolitik et au Bureau International du Travail.*(P. V.)*



Mots croisés

par Boris Porcinet

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1										
2										
3					■					
4		■					■			
5						■				
6				■						
7					■					
8				■						
9						■		■		
10										

De gauche à droite

1. La preuve que tout n'augmente pas en 2005.
2. Profite de la liberté du matin pendant ses 24 heures et lit le journal avant tout le monde.
3. Lustre – En baisse.
4. Ne put pas – Pour en finir en Israël.
5. Rajoute du piquant – Bol de riz qui fait monter le 1 horizontal.
6. Du genre chouette ou pincé – Plutôt sympa.
7. Petite basque – Se rendre.
8. De cet acabit – Possède son eautoroute de contournement?
9. Pour trouver son maître – Pronom.
10. Styles communs à Britney et Johnny.

De haut en bas

1. Donner de la valeur ou un laissez-passer.
2. Censément connue – Unicité de la matière.
3. Autobiographie.
4. Indien furieux à Noël – Oui pour Ianoukovitch, pas pour Iouchtchenko.
5. Quelle surprise! – Complète un numéro de rue – En pomme ou en terre.
6. Cygne à castor – Fleur.
7. Indien calme en octobre – Prend les rendez-vous à l'heure.
8. Genre de petites pâtes.
9. Seulement dans tes rêves.
10. À l'eau-de-rose.

Tonnerre de Bresse!

Étranges rites alimentaires dans le Vieux Pays

Emmanuel Manzi, «Quels sont vos plans pour les Fêtes? Instantané de la semaine: Migros de Crans-Montana (VS)», in *Migros Magazine*, 21 décembre 2004

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Vingt-cinquième épisode

Résumé des épisodes précédents

À Genève, l'inspecteur stagiaire Walther Not croit avoir repéré un complice de l'agent soviétique Ignace Reiss, qui vient d'être assassiné.

Genève, rive droite,
mercredi 8 septembre 1937, 14h00

Pour me rendre rue de Lausanne, du côté de Sécheron, il me fallut traverser la rade et longer les quais, eux aussi envahis de véhicules de toutes sortes en ce début d'après-midi. Les vélos s'étaient mis de la partie, disputant systématiquement le passage aux piétons.

À mi-trajet, en face des bains des Pâquis, une plaque m'apprit que Ferdinand Hodler était mort, un jour du printemps 1918, au 29 quai du Mont-Blanc. Dans ses derniers tableaux, il n'avait plus peint que le paysage offert au travers de sa fenêtre: des vues étranges, pratiquement dénuées d'êtres vivants, à l'exception des cygnes, qui sont à Genève totalement dénués de signification. Dans une lumière glaciale d'aube hivernale, le lac et les montagnes, les unes à la suite des autres, semblaient attendre, comme si le peintre pressentait que la mort rôdait quelque part dans ce paysage bucolique, comme si la carte postale ne parvenait plus à dissimuler la fatalité à l'œuvre. Je ne pus m'empêcher de songer que notre enquête nous ramenait sans cesse à ce lac et que, comme tous ses congénères, le Léman nous faisait tourner en rond.

N° de référ. de la Légation du Consulat B-E-71/36
Référ. de la Pol. féd. des Étrangers
Demande d'Entrée en Suisse(1)
772410
W
1. Nom (en caractères d'imprimerie) RADÓ
Prénoms (souligner l'usuel) Alexandre
2. Etat Civil (Célibataire, marié, veuf, divorcé, séparé) marié
3. Lieu et date de naissance Ujpest (Hongrie), 5 nov. 1899 Confession
4. Pays d'origine: Hongrie
5. Papiers d'identité: passeport hongrois délivrés par la légation de Hongrie à ...
valables jusqu'au 21 novembre 19..
6. Domicile (adresse exacte): 24 ...
7. Profession: géographe

Déposée en 1936, la demande d'entrée en Suisse de Radó.

J'avançais, songeur, le regard perdu sur ces cimes; depuis plus d'une heure me revenait à l'esprit la notule que j'avais lue à la dérobée dans le bureau du commandant Bataillard: «De Cervin à Mont-Suchet. Filature Puszta m'a mené à Oural.» Si, comme je l'avais pensé au premier abord, «Mont-Suchet» était Bataillard, et si «Oural» cachait Reiss, alors «Puszta» pouvait bien être cet Alexandre Radó, géographe venu de Hongrie, ce pays dépourvu de montagnes qui avait l'outrecuidance de prétendre disposer du plus grand lac d'Europe. Quant à «Cervin», l'informateur de Bataillard, son identité restait encore totalement mystérieuse.

***

La plaque apposée à côté de la porte d'entrée dénotait un grand souci de respectabilité: «Agence Geopress – Atlas Permanent SA – Correspondant de la Royal Geographic Society de Londres».

La fiche du registre du commerce, que j'avais consultée à l'Hôtel de Police, m'avait appris que la société Atlas Permanent SA était de création récente, fondée moins d'une année auparavant au moyen d'un capital de 4000 francs, dont les époux Radó détenaient 99 %, alors que la participation helvétique, obligatoire aux yeux de la loi, était assurée par deux citoyens suisses, impliqués à hauteur d'un demi-pourcent chacun. La société se donnait pour but de fournir des données géographiques mises à jour en permanence, et à travers sa filiale Geopress des cartes des événements récents à destination des journaux, ambassades et autres bibliothèques. Le siège social était situé au domicile des principaux actionnaires et la société employait, outre Radó et sa femme, un dessinateur et une comptable à temps partiel.

M'étais-je encore une fois lancé sur une fausse piste ou la couverture était-elle parfaite pour un réseau de renseignement?

Alexandre Radó habitait au cinquième étage, dans un appartement on ne pouvait plus bourgeois, avec vue sur le parc Mon-Repos et, au-delà, sur le Mont-Blanc.

Un soupir retenu fut sa seule réaction lorsqu'il m'ouvrit la porte. J'étais reconnu, sinon identifié. Il m'avait aperçu en compagnie de l'inspecteur Pouchinot, en train d'examiner la voiture des assassins présumés. Il était donc inutile que je déguise mon identité d'une quelconque manière. Il ne m'en laissa pas même le temps:

– Je suis en règle, mon passeport est déposé à la police.

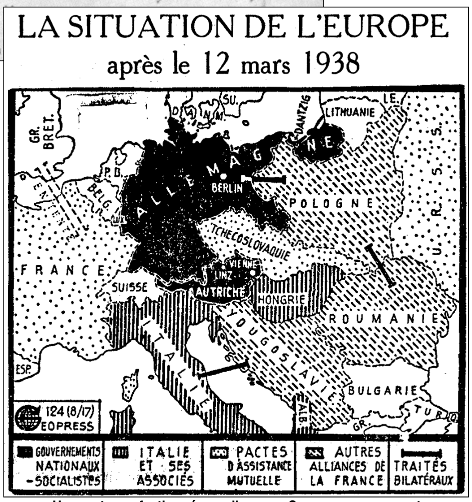
Son phrasé était distingué, il s'exprimait nettement en français, même si une oreille attentive aurait pu noter une pointe d'accent danubien.

– Je n'en doute pas: je ne viens pas contrôler votre situation. En fait, je suis inspecteur de la Sûreté, à Lausanne et…

Si le début de ma réponse avait paru le soulager, il blêmit lorsque je mentionnai la capitale vaudoise, heureusement que Potterat n'était pas en état de m'accompagner: il aurait pris cette réaction pour une offense personnelle.

–…je me demandais si vous saviez quelque chose au sujet de la voiture autour de laquelle nous nous sommes croisés tout à l'heure dans la cour de l'Hôtel de Police.

Il s'efforçait manifestement de rester dans son rôle de petit patron, conscient du succès et de l'avenir de son entreprise. Fort bien vêtu, dans un complet à gilet visiblement fort onéreux, il se raidissait devant une penderie où les manteaux de laine anglaise le disputaient aux fourrures de madame. Pourtant sa crainte état perceptible, il transpirait abondamment, ses yeux oscillaient de gauche à droite, sans cesse. Il me prit par le bras et m'entraîna dans son bureau, en fait une immense bibliothèque, remplie d'ouvrages de toutes sortes et de dossiers débordant de coupures de journaux. Sur une table à dessin orientée au sud, contre la fenêtre, diverses cartes en cours de réalisation attendaient d'être terminées.



Une carte confectionnée par l'agence Geopress au moment de l'Anschluss (*Gazette de Lausanne*, 16 mars 1938).

– Entrez donc, cher inspecteur. Puis-je vous offrir un verre d'Unicum, c'est un digestif très efficace, la boisson préférée de feu l'empereur Joseph II.

Sans attendre ma réponse, il se saisit d'une étrange bouteille ronde frappée d'une croix similaire à notre emblème fédéral et déversa dans deux petits verres un filet d'une liqueur noire comme du café.

Prudent, je le laissai boire le premier. S'apprêtait-il à m'empoisonner? me demandai-je avant de porter les lèvres à mon verre. La réponse était oui. Jamais je n'avais ingurgité un tel breuvage. Le goût était indescriptible: une odeur de figues en décomposition précédait une saveur alliant la couenne carbonisée et la banane pimentée, envahissant le palais avec la texture implacable du goudron en fusion. La note finale annonçait des relents d'amertume pour la décennie à venir. L'effet produit suffoquait le consommateur et le faisait placer aussitôt le plus âcre des *Kräuter* alpins au rang de nectar mielleux.

Radó se détendit un peu en voyant que son prétendu digestif me faisait perdre une bonne part de mes moyens, comme il l'avait sans aucun doute prévu.

– Connaissiez-vous cet homme? demandai-je, la bouche pâteuse, tout en lui tendant une copie de la photo du faux passeport de Reiss.

– Hermann Eberhardt, ce nom ne me dit rien…

– Il aurait pu se présenter à vous sous un autre nom: Ludwig, Brandt, Bang, Winter ou même Walther Scott.

Chaque nom sembla lui faire l'effet d'un coup d'aiguille entre les côtes. Il hésita un instant:

– Un autre verre, inspecteur?

Bien que je fusse sans doute largement mithridatisé, je déclinai la proposition, il avala lentement un deuxième verre de sa potion maléfique, pour me répondre ensuite de manière évasive…

– Ce visage ne m'est pas totalement inconnu, il se pourrait que j'aie échangé quelques mots avec lui dans les rues de Genève ces derniers temps. Il me demandait, je crois, son chemin…

L'homme était prudent, il savait qu'il avait été vu en compagnie de Reiss, peut-être même avait-il remarqué la filature dont les deux hommes faisaient l'objet, sans se douter qu'elle était le fait à la fois d'agents de la Gestapo et du contre-espionnage suisse. Il me fallait en savoir plus:

– C'est que, voyez-vous, cet homme a été assassiné samedi, d'une manière particulièrement sauvage, peut-être dans la voiture que j'examinais tout à l'heure…

Fébrile, il essaya de riposter:

– Mais non, j'ignore de quoi vous parlez. Et excusez-moi, mais je dois me mettre au travail. Cela ne vous dérange pas si je termine mon travail tout en vous répondant? Cette carte m'a été demandée par *L'Illustration*, elle doit partir ce soir même par avion. Elle paraîtra également dans la *Gazette de Lausanne* un peu plus tard.

La formidable notoriété de ces deux titres, surtout le second, était censée emporter l'adhésion d'un policier vaudois. Potterat aurait opiné du bonnet à coup sûr.

Prenant mon silence pour approbation, il se saisit d'une loupe d'horloger, la pinça sur ses lunettes et se mit aussitôt à hachurer au tire-lignes les trames d'une carte. Je crus reconnaître le puzzle des fronts de la guerre civile qui faisait alors rage en Espagne. Un travail extrêmement minutieux, chaque traitillé, chaque pointillé semblait absorber toute son attention. Il marquait de longues pauses, puis reprenait sa tâche, comme s'il s'efforçait d'oublier ma présence.

En le voyant faire, je songeai soudain à une image que j'avais entrevue quelques jours plus tôt. L'idée me vint que j'allais peut-être lui porter l'estocade:

– Le plus curieux, Monsieur Radó ou quelle que soit votre véritable identité, c'est que les assassins probables de celui qui se faisait appeler Eberhardt cachaient dans leurs bagages une petite carte de la Suisse, certainement dessinée de votre main, si j'en juge par votre manière de hachurer…

Blanc comme un linge, tremblant, incapable de poursuivre son activité, il avala une nouvelle rasade d'Unicum, d'un trait, comme un condamné:

– Ça veut simplement dire que je suis le prochain sur la liste…

***

Bien entendu, Radó ne craignait aucunement la police suisse. La frayeur que j'avais vu monter en lui ne provenait pas de ma présence, mais du fait que de nombreux indices, parmi lesquels l'assassinat de Reiss, le poussaient à croire que les mâchoires du Guépéou allaient bientôt se refermer sur lui.

Persuadé que les mêmes tueurs qui avaient frappé à Lausanne étaient sur sa piste, il furetait dans tout Genève à la recherche d'informations qui lui permettraient de leur échapper. Changeant totalement d'attitude, il proposa de me révéler tout ce qu'il savait en échange d'une protection de la police suisse. En cas de besoin, nous aurions à les mettre, lui et sa famille, à l'abri et à subvenir à leur entretien le temps qu'il faudrait pour qu'on l'oublie à Moscou.

Une telle négociation excédait de loin mes attributions, je ne pouvais rien lui promettre, sinon de l'informer de tout ce que je découvrirais par la suite au sujet des assassins de Reiss (1). Pour autant qu'il ne soit pas impliqué directement dans le meurtre, je pouvais me permettre de ne pas mentionner son nom dans mon rapport. S'il fallait absolument le protéger, le meilleur moyen serait alors de le faire arrêter, et pour cela on pouvait faire confiance à Bataillard. Si le commandant n'avait pas voulu m'informer de ce qu'il savait, à mon tour de lui rendre la pareille. Seule l'enquête sur le meurtre de Chamblandes me concernait véritablement; après tout, j'avais été engagé dans la brigade criminelle, pas dans le contre-espionnage.

Radó commença ainsi son récit:

– J'ai bien connu Ludwig…

(à suivre)

(1) Les mémoires de Sándor Radó (*Dora jelenti*, «Sous le pseudonyme Dora», Budapest, 1972), rédigés de manière très conforme à l'orthodoxie communiste, ne mentionnent évidemment pas cette rencontre avec l'inspecteur Walther Not ni l'accord qui s'ensuivit. *(N. d. T.)*